



ACADÉMIE  
DE CLERMONT-FERRAND

*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

# Nouvelles Entracte

**Palinodie**

Elisabeth Bassot

**Le sourire de Mademoiselle Brahms**

Nathalie Bordes

**Passes**

Igor Chirat

**Au théâtre des tranchées**

Christophe Dumas

**Double jeu**

Josette Fourvel

**L'abîme de l'affliction**

Florian Guerin

**Marée lasse**

Cécile Miolane

**Les promesses du dimanche**

Isabelle Serres-Ballu



# **Entracte**

# Entracte

## ***Illustration de couverture :***

Bénédicte Haudebourg

## ***Illustrations des nouvelles par 4 enseignants d'arts plastiques ou d'arts appliqués :***

Bénédicte Haudebourg, professeure certifiée d'arts plastiques au collège Henri Pourrat à Ceyrat

Sandra Moresco, professeure d'arts appliqués au lycée professionnel Germaine Tillion à Thiers

Cédric Rapin, professeur agrégé d'arts plastiques au collège Condorcet à Puy-Guillaume

Delphine Trapatat, professeure d'arts appliqués au lycée Pierre-Joël Bonté à Riom

## ***Réalisation :***

Rectorat de l'académie de Clermont-Ferrand

Service communication

3 avenue Vercingétorix

63033 Clermont-Ferrand cedex 1

Tél. : 04 43 57 21 00

## ***Impression :***

Service reprographie du rectorat

Mai 2023

150 exemplaires

© Rectorat de l'académie de Clermont-Ferrand

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, au terme de son article L 122-5, d'une part que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées », « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français de l'exploitation du droit de copie, constituerait donc une contrefaçon, c'est-à-dire un délit : « La contrefaçon en France d'ouvrages publiés en France ou à l'étranger est punie de trois ans d'emprisonnement et de 300 000 € d'amende. » (articles L 335-2 et L 335-3).



## Sommaire

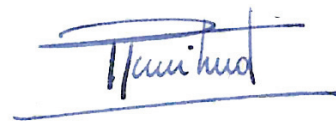
<b>Avant-propos</b>	4
<i>Karim Benmiloud, recteur de l'académie de Clermont-Ferrand</i>	
<b>Préface</b>	5
<i>Corinne Javelaud</i>	
<b>Palinodie</b>	7
<i>Elisabeth Bassot</i>	
<b>Le sourire de Mademoiselle Brahms</b>	11
<i>Nathalie Bordes</i>	
<b>Passes</b>	15
<i>Igor Chirat</i>	
<b>Au théâtre des tranchées</b>	19
<i>Christophe Dumas</i>	
<b>Double jeu</b>	25
<i>Josette Fourvel</i>	
<b>L'abîme de l'affliction</b>	31
<i>Florian Guerin</i>	
<b>Marée lasse</b>	35
<i>Cécile Miolane</i>	
<b>Les promesses du dimanche</b>	41
<i>Isabelle Serres-Ballu</i>	

## Avant-propos

Pour sa vingt-sixième édition, l'engouement que suscite le concours de nouvelles auprès des personnels de l'académie de Clermont-Ferrand ne se dément pas. 59 nouvelles ont été reçues et examinées avant que le jury ne délibère sur les 8 qui ont été retenues. De nouveaux auteurs viennent rejoindre celles et ceux qui, depuis longtemps parfois, transmettent régulièrement chaque année un texte.

Et pourtant, le défi à relever est d'ampleur : non seulement parce que la concurrence est vive, mais aussi parce qu'en soi l'écriture de la nouvelle est un exercice particulièrement exigeant qui réunit deux contraintes apparemment incompatibles : faire vivre dans un espace restreint un univers de fiction aussi dense et crédible que possible. Les écueils sont nombreux : si le lecteur n'est pas saisi dès les premières lignes par ce que l'auteur lui raconte, il y a bien peu de chances pour qu'il adhère par la suite. A l'inverse, il peut avoir été séduit au début, mais être finalement très déçu par la fin, soit parce qu'elle est trop inattendue, soit au contraire parce qu'elle est beaucoup trop aisément prévisible. Comme l'écrivait le nouvelliste Julio Cortázar, filant la métaphore pugilistique, contre le lecteur « Le roman gagne toujours aux points, tandis que la nouvelle doit gagner par K.O. ». La réussite d'une narration bien conduite tient souvent à cet équilibre si fragile : le lecteur apprécie un dénouement qu'il n'avait pas pressenti, mais dont il sent bien qu'il est cohérent avec la trame d'ensemble du récit. Il est fréquent qu'une nouvelle appelle une seconde lecture : si le lecteur la reprend parce qu'il veut retrouver les indices auxquels il n'avait pas été assez attentif la première fois, la partie est gagnée. Au fond, un lecteur de nouvelle ne s'intéresse qu'à lui-même : il vérifie constamment qu'il est capable d'une lecture intelligente et sagace et qu'il saura déjouer les pièges que le texte installe devant lui, tout en restant beau joueur, disposé à reconnaître à la fin que l'auteur a été encore plus malin que lui. Il constitue donc un public particulièrement exigeant, qui déteste les longueurs, les redondances et les digressions, sauf bien sûr quand il comprend ensuite qu'elles contribuent au bon fonctionnement du système imaginé par l'auteur. Il n'aime pas qu'on lui délivre des messages trop explicites, parce qu'il veut pouvoir les décoder lui-même, et il se méfie des textes qui essaient de le retenir en mobilisant à l'excès des ressorts affectifs.

J'ai donc la plus grande estime pour toutes celles et tous ceux qui se sont confrontés à cet exercice si délicat. Certes, beaucoup d'entre eux n'ont pas vu leur texte retenu cette année. L'effort qu'ils ont fourni n'en est pas moins remarquable. Je les engage à ne pas céder au découragement et à se remettre à l'ouvrage dès que sera connu le thème de la prochaine édition du concours. Et bien sûr, je ne peux manquer d'adresser mes félicitations les plus sincères aux auteurs dont les textes ont été retenus et sont rassemblés dans ce recueil. La sévérité de la sélection rend leur réussite d'autant plus remarquable, et je suis sûr que vous éprouverez autant de plaisir que le jury à découvrir les nouvelles qu'ils vous offrent.



*Karim Benmiloud*  
*Recteur de l'académie de Clermont-Ferrand*

## Préface

*« La vie est une immense œuvre théâtrale incessamment coupée d'entractes secs, et d'une brève utilité. »*

Énonce Dominique Rolin dans une citation inspirante qui invite à enfile le costume de scène.

Quant à vous, cher(e)s ami(e)s qui vous êtes penchés sur le creuset où bouillonne « l'entracte » votre regard nous en a montré l'originalité.

Tout d'abord, je salue votre élan d'intérêt pour la nouvelle, un genre exigeant au statut clairement défini. J'en profite pour féliciter les novellistes auvergnats du rectorat de Clermont-Ferrand qui se sont brillamment distingués dans cet exercice.

La notion d'entracte, avec ses complexités et ses profondeurs offre un moment surréaliste où l'on bascule hors limite, où l'on se faufile dans l'intervalle.

Lire de beaux textes n'est jamais sans conséquence. Sans doute l'enseignement du théâtre et de l'art dramatique a-t-il joué son rôle sur les compétences verbales de nos lauréats de « L'entracte » qui se sont appliqués à tisser un lien fort avec le lecteur ?

L'entracte, n'est-ce pas la réalité qui frémit après l'absence ? L'étincelle de pensée imprévisible qui surgit dans une attente délicieuse ?

Bravo de libérer ainsi les forces de l'invention, vous trébuchez sur l'inattendu et ensemble nous faisons ce bout de chemin au milieu de vos artifices inspirés. Tout est dans l'art d'interpréter les thèmes, ce qui est vrai pour le créateur l'est aussi pour le lecteur et l'on court ensemble vers le point du rivage où le miracle s'accomplit. Bravo à tous ces textes qui ont ému le jury de quelque façon que ce soit.

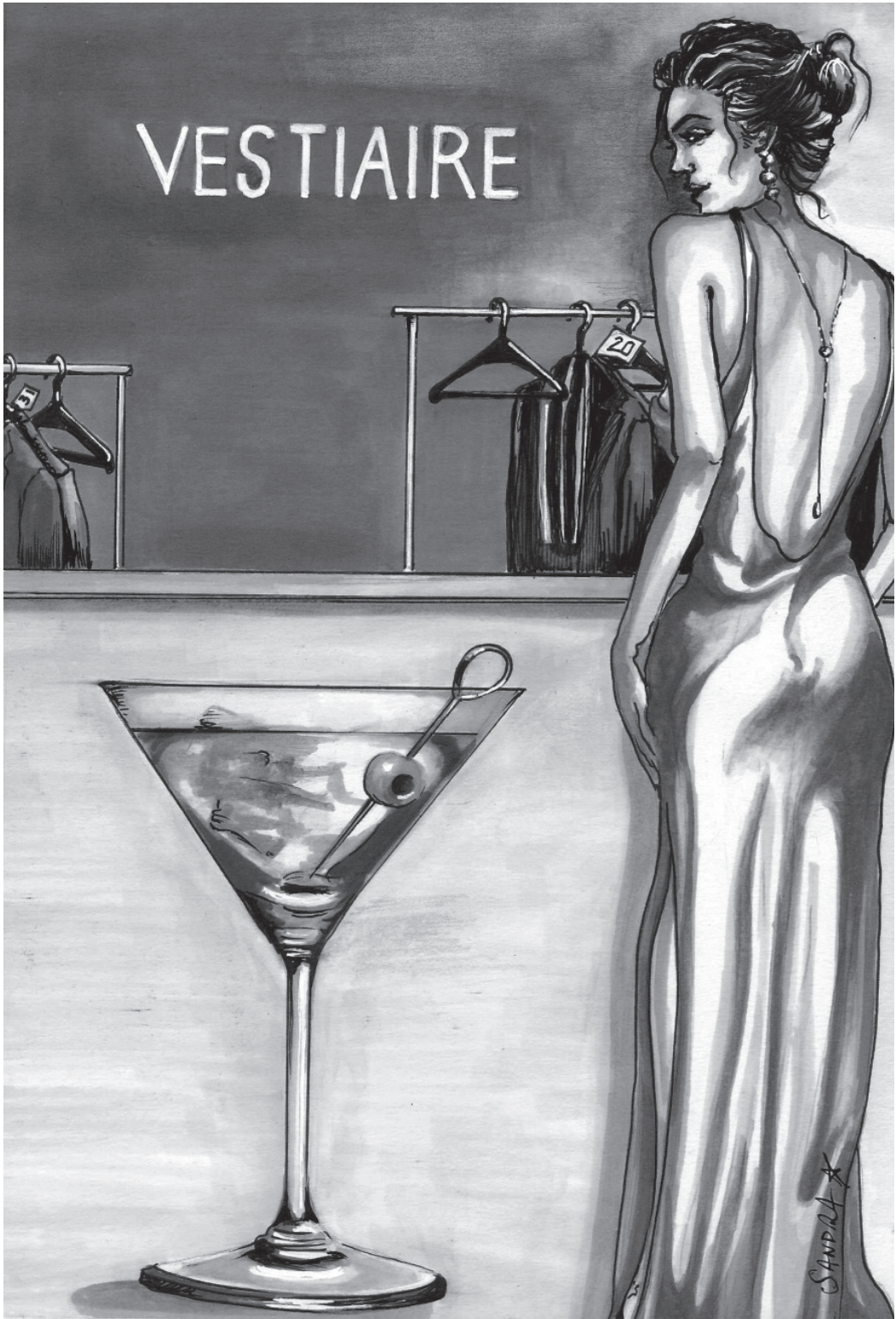
Votre passion y a laissé poindre sa force de liberté !

Comme dans les cinémas autrefois, nous pourrions dire : Laissons la place aux comiques troupiers... aux humoristes... aux conteurs... les novellistes en sont tout à la fois les héritiers...

Le moment est donc venu de se dégourdir les jambes en bonne compagnie !

*Corinne Javelaud*

VESTIAIRE





## **Palinodie**

Debout devant le miroir, j'ajustai ma tenue. Je vivais ces sorties mondaines comme un enfant subit un long sermon. Mais j'aimais ce moment qui les précédait, ces lents préparatifs qui, étape par étape, contribuait à me transformer. A me transfigurer en fait.

J'adorais cette robe. J'adorais la porter, sentir le tissu me caresser et glisser sur ma peau pour s'ajuster parfaitement aux moindres courbes de mon corps.

Et ces bijoux. Je levai légèrement le menton pour les faire miroiter.

Je savourai un instant le reflet dans la psyché. Satisfaite de ce que je voyais. J'avais toujours été fascinée par ces femmes aux tenues chics et élégantes. Aujourd'hui c'était moi, mais presque une autre.

Un voile de parfum délicat et un rouge à lèvres soigneusement choisi achevèrent de me donner le sentiment d'une prodigieuse métamorphose, ainsi qu'une confiance confinant à l'audace. J'enfilais une autre peau.

J'adorais ces chaussures. J'y glissai les pieds avec un frisson d'excitation, laissant les talons hauts accentuer la cambrure de mes reins. Je pris une profonde inspiration avant de pousser un soupir de satisfaction et de pivoter sur moi-même pour sortir de la pièce. J'allais prendre un plaisir indéniable à paraître ainsi en société au bras de mon mari. Mais peut-être pas autant que lui. Il ne manquera d'ailleurs pas de me gratifier d'un compliment bien senti quand il me verra paraître. Comme à chaque fois.

Il avait enfilé son smoking, magnifiquement coupé. Comme à chaque fois. Je remarquai à peine son regard gourmand qui me parcourut de haut en bas.

« Délicieuse. » dit-il simplement dans un sourire. Je restai silencieuse. Intérieurement aussi. Comme à chaque fois. L'idée de cette soirée ne m'enthousiasmait pas outre mesure mais le rituel était immuable. Résignée, j'enfilai donc mon manteau. Il posa sa main sur ma taille comme pour s'assurer que je n'allais pas faire machine arrière.

Comme à chaque fois, c'est lors du trajet qu'émergea l'ennui. Ces sorties au théâtre ne m'avaient amusée que les premiers temps, comme tout le reste d'ailleurs. Le velours rouge et les dorures rococo ne m'émerveillaient plus. Et surtout, ces fastidieuses mondanités rendaient tout amusement impossible. Les collègues de mon mari et leurs épouses, leur air satisfait, les convenances ridicules auxquelles il fallait se plier docilement, les sourires hypocrites... Tout ça n'avait plus rien de distrayant. Les platitudes se succédaient, comme les wagons identiques d'un train qui semblait ne jamais vouloir finir.

Si au début je me tenais en retrait par fascination, spectatrice de leur ballet burlesque, aujourd'hui, c'était l'ennui qui me rendait silencieuse. Du reste, cela faisait de moi la parfaite épouse à arborer dans ces occasions. Je ne mettais jamais mon mari dans l'embarras en essayant vainement de briller dans la conversation. J'étais d'ailleurs convaincue qu'il s'en félicitait à chacune de nos sorties. J'avais commencé par observer les autres femmes, dans l'idée de les imiter, de me conformer à leur modèle, mais elles se révélèrent tout aussi bouffonnes que leurs maris étaient bouffis. Je me demandais parfois si j'étais condamnée à devenir comme elles. Mais l'avenir était de toute façon devenu un concept flou. Le ronronnement du quotidien m'étourdissait. Les semaines se suivaient inéluctablement. Elles me paraissaient condamnées à se répéter dans un écho ogresque, de toute évidence destiné à me dévorer intégralement.

Comme chaque vendredi soir donc, les convives prirent place dans la loge tendue de velours carmin, parfaitement à leur aise au milieu des ornements en stuc dorés. L'attente fut meublée de vide, de conversations vides, de sourires vides. Je contribuai, comme à chaque fois, par des hochements de tête tout aussi vides.

Enfin, le rideau se leva et disparut dans les cintres. Une comédie allait remplacer l'autre. Sans que cela m'inspire la moindre joie. Autrefois, j'avais aimé cette pièce et son texte virtuose. Mais nous en avions vu tant

de versions, tant d'interprétations (souvent médiocres) que je la trouvais maintenant insipide et absurde. Cette histoire d'amour grandiose n'était qu'une escroquerie. La réalité m'avait rattrapée. La rêverie était devenue un méchant mensonge. Et comme pour toutes les choses que l'on a aimées avant d'en être écœuré, le dégoût n'en était que plus fort. Un plaisir gâché de plus.

Alors j'ai dû apprendre à donner le change. Mon désœuvrement se devait d'être invisible. Au mieux je pouvais avoir l'air blasé, le snobisme était permis. Comme à chaque fois, je composai le masque de la spectatrice absorbée. Tout mon corps devait affirmer ma présence et mon intérêt en laissant le champ libre à la fugue de mes pensées. Ce simulacre peu coûteux et bien rodé était facile à tenir, j'étais tranquille, bercée par les déclamations des acteurs.

Et d'ailleurs l'entracte arriva plus vite que je ne l'aurais pensé, me sortant de ma torpeur. C'était une respiration. J'allais pouvoir dégourdir mon corps. J'avais envie d'un Martini. Frais et amer. Mais le bar devrait attendre : mon mari ayant oublié son briquet et ses cigarettes dans son manteau, je lui proposai spontanément de me rendre au vestiaire pour les lui ramener, saisissant l'opportunité d'échapper quelques minutes encore à la féroce société. Je me levai donc avec un enthousiasme revigorant, et me dirigeai vers le vestiaire du théâtre, tandis que la meute prenait la direction du foyer.

Les bruits de discussions s'éloignant, je me sentais de plus en plus légère. Je poussai un long soupir et mon corps s'assouplit. Lorsque j'arrivai devant le vestiaire, une femme s'y trouvait déjà, me tournant le dos. Elle récupérait son manteau. Elle se retourna comme elle le couchait sur son bras. Elle portait une sublime robe de satin vert. Un vert profond, un vert mystérieux de forêt après l'orage. L'étoffe flottait autour d'elle tout en caressant sa silhouette d'une façon presque scandaleuse. Si elle n'avait pas été aussi élégante, elle aurait été vulgaire. Mais son port était gracieux et chacun de ses gestes me paraissait vaporeux.

Jalouse. Instantanément. D'elle, de sa tenue, de son port de tête céleste, de son corps. Je la détestai immédiatement.

Mais tout s'évapora en un souffle lorsque je croisai son regard. Comme si cette goutte d'amertume qui avait perlé dans mon esprit était tombée sur un sol brûlant. Je me figeai, suspendue à l'ourlet sensuel de ses yeux gris. Fascinée, ce n'est qu'au bout de quelques secondes que je découvris le reste de son visage. Ses traits étaient réguliers, son nez fin et droit, bien qu'un peu pointu. Elle avait les pommettes hautes et effrontées, légèrement colorées. Son teint semblait fait d'un voile de mousseline. Ses lèvres pleines et charnues esquissèrent un sourire subtil, à peine perceptible, et de petits plis mutins se dessinèrent autour de son nez. Je réalisai, alors que je la dévisageais éhontément, prenant racine à quelques mètres d'elle. Pour autant, je ne pus m'empêcher de continuer à la scruter. Mon regard poursuivit sa course le long de sa nuque, révélée par ses cheveux bruns relevés en un chignon intelligemment négligé. Quelques mèches faussement rebelles l'effleuraient de façon provocante. Sa peau était claire sans être pâle. La lumière tamisée lui donnait un velouté singulier. Un grain de beauté qui me parut indécent ornait le creux de son épaule dénudée. Mes yeux dégringolèrent malgré moi jusqu'à son décolleté voluptueux, à la suite du collier qui disparaissait entre ses seins. Sa taille marquée faisait ressortir ses hanches. La fente haute de sa robe invitait le regard à glisser le long de ses jambes. Les brides de ses chaussures enserraient délicatement ses chevilles.

Il me sembla l'entendre rire doucement. Elle aussi avait stoppé son élan, comme pour me permettre de l'admirer. Elle se mit à chercher quelque chose dans les poches de son manteau. Ces gestes me parurent étrangement lents et je repris mes esprits. Je me dirigeai vers le guichet du vestiaire, tenant mon ticket devant moi machinalement. Je passai à côté d'elle en tentant de retrouver un semblant de contenance. Mais son parfum m'enveloppa. Mélange de fleurs fraîches (du lilas peut-être) et de patchouli lascif. Je luttais pour ne pas me laisser étourdir. Dans un flottement, je récupérai les cigarettes et le briquet en argent et remerciai le jeune homme, qui reprit le manteau avec un sourire aimable, mais artificiel. Il regagna l'obscurité du vestiaire sans un regard.

Lorsque je me retournai, elle était toujours là, et je me rendis compte, au soulagement que j'en ressentis, que je l'espérais ardemment. Elle semblait ne pas avoir trouvé ce qu'elle cherchait. Ou peut-être m'attendait-elle. Cette idée extravagante me traversa un instant, comme un courant électrique, laissant derrière elle ce qui ressemblait à de l'espoir. Un espoir incongru.

Je volai cet instant suspendu pour l'observer à nouveau. Je savourai la vue de son corps souple et félin qui ondula lorsqu'elle se tourna vers moi et sembla esquisser un pas dans ma direction. Sans y penser, je lui souris à mon tour. Peut-être pour ne pas laisser paraître l'envie folle qui s'était abattue sur moi. L'envie de lui parler sans avoir rien à lui dire, de lui proposer une cigarette, de lui proposer un Martini. Frais et amer. L'envie de

respirer de plus près son parfum, mêlé à celui de sa peau. Et surtout l'envie de la regarder encore. Encore. Du bout des doigts.

Quelque chose avait changé dans son regard. Quelque chose que je ne sus déchiffrer, entre le défi et le doute. Je me rendis compte qu'elle me scrutait. Je sentis à mon tour son regard courir sur moi. Quelque chose s'était allumé. L'air était devenu plus dense. Elle finit par planter ses yeux dans les miens et, à ma grande surprise, je soutins son regard, avec une assurance que je ne me connaissais que seule, devant mon miroir. Elle entrouvrit légèrement les lèvres, me plongeant dans un vertige de sensualité ; mais elle ne formula pas sa proposition, ce n'était pas nécessaire. Son incantation était silencieuse. Je remarquai que sa respiration s'était accélérée. Comme un reflet, je sentis sa chaleur monter en moi. Quelque chose s'était mis à vibrer, à palpiter. Mes pensées me brulaient. Nous nous tenions sur un brasier et je n'avais aucune envie d'en bouger. Cet instant ne pouvait être qu'infini. Je n'étais plus qu'un frisson alors qu'une coulée de lave se répandait, implacable.

Peu à peu je comprenais. Peu à peu j'acceptais de comprendre. Ce que je sentais se mouvoir en moi était du désir. Je l'accueillis comme un ami perdu de vue depuis longtemps. Il palpait là, bien vivant. Il réveillait avec lui le souvenir indistinct de me sentir désirée en retour. Souvenir endormi et ankylosé. Depuis longtemps. Des mois, des années peut-être. Non. Cela me semblait lointain et pourtant familier. Comme le tableau accroché dans le couloir, devant lequel on passe chaque jour sans plus le voir, et que l'on redécouvre avec émerveillement et envie, quand on le voit chez quelqu'un d'autre.

Tout avait basculé en un instant et je compris que, dès lors, plus rien ne serait pareil. J'avais envie de me dissoudre dans ce désir. Il me semblait inconcevable de le laisser s'endormir à nouveau. En fait, j'étais incapable de retourner à l'ennui de ma vie d'avant. J'étais vivante. Comment avais-je pu oublier ?

Nous étions là, face à face, entrecroisant nos regards incandescents, leur offrant nos pensées moites comme des livres grands ouverts. Elle était celle qui m'avait ranimée et je la voulais avec une force que je n'aurais jamais imaginée. Je voulais qu'elle me regarde encore, que ses yeux me déshabillent. Je voulais qu'elle me touche au plus profond de ma vie, qu'elle m'aime, avec cette douceur que je ne connaissais pas encore. Avec cette douceur dont je ne me souvenais plus. J'avais soif d'elle, d'être sauvée par ses baisers.

« J'allais partir. » dit-elle simplement d'une voix fraîche qui s'était légèrement brisée. L'invitation était lâchée. Je l'espérais comme un mourant aspire à la paix, et pourtant elle me coupa le souffle. Comme si elle l'avait compris, son sourire prit une saveur plus douce, rassurante. Comme un doigt qui effleure une joue. Comme une main passée dans les cheveux. Elle venait d'ouvrir la porte dont j'avais égaré la clé, elle m'offrait la liberté, et je n'avais qu'à saisir cette main tendue et ce corps salvateur. En cet instant je ne désirais rien d'autre. Il n'existait plus que son regard de ciel orageux, sa bouche miraculeuse, ses formes magnétiques, sa peau de satin qui serait notre armure face au monde. Aucune question ne se fit entendre en moi. Aucun doute. Son désir était pur. Il n'était pas celui de la possession mais celui du don. Il rallumait la vie en moi, remplissant de miel et de piment la coquille vide que j'étais devenue. Je m'évertuais à me rendre désirable chaque semaine devant mon miroir aveugle, et soudain ce désir bien réel me redonnait corps.

« Diane... Diane. »

Une main chaude et ferme s'était posée sur mon épaule nue. Une voix grave et enveloppante m'appelait doucement à elle. Les bruissements et le bourdonnement de la salle me parvinrent à nouveau. Lorsqu'une caresse effleura effectivement ma joue, j'ouvris les yeux. Mon mari était penché sur moi. Un sourire attendri sur les lèvres. L'espace d'un instant j'eus l'impression de le voir pour la première fois. Ou la seconde peut-être.

« Tu dormais si bien que je n'ai pas voulu te réveiller. Et puis je sais que tu connais déjà la pièce par cœur. Mais c'est l'entracte. »

Le monde me percuta de plein fouet. Je me sentais comme on se réveille après une trop longue sieste. Mon corps flottait toujours dans des sensations moites et moelleuses, mais mon esprit fut projeté sans pitié contre le mur de la réalité. La panique tenta de m'envahir, alors que la honte s'étendait déjà sur moi. Il dut le deviner car il saisit doucement mon menton pour s'emparer de mon regard affolé. Son clin d'œil me prit au dépourvu mais souffla le malaise qui me tétanisait. Une tiédeur douce le remplaça. Sensation lointaine et pourtant familière. Il se pencha jusqu'à mon oreille et je sentis son souffle chaud dans mon cou ; il me surprit, comme si je découvrais en cet instant qu'il était bel et bien vivant, et non pas un automate sans âme.

« Dis-moi, est-ce que pour une fois on n'irait pas plutôt finir la soirée au Café de Paris ? En tête-à-tête, avec un Martini. Frais et amer. »

Sa voix était un brin canaille et amusée. Je laissai échapper un court glossement de plaisir surpris. Il se

redressa et me tendit la main. Je le regardai alors, comme je ne l'avais pas fait depuis longtemps. Sa carrure me parue réconfortante, j'aurais pu m'y blottir, là, maintenant. Il avait toujours cette élégance racée, magnifiée par son smoking. Comment avais-je pu oublier ? Sa mâchoire était carrée mais son sourire doux creusait des fossettes dans ses joues. L'idée me traversa que nombre de femmes devaient me jalouser. Je plongeai dans ses yeux verts, aux reflets mordorés, qui me fixaient avec douceur et appétit en même temps. Cela faisait longtemps. Ou pas. Je me rappelai soudain de la première fois que j'avais croisé ce regard. Il m'avait aussitôt captivée et donné envie de m'abandonner intégralement à ses bras.

Je m'étais bel et bien endormie. Et quelque chose était bel et bien ranimé. J'avais quitté le songe, mais j'en avais ramené quelque chose. Une étincelle. Une sensation chaude et ondoyante qui palpitait toujours en moi. Je saisis sa main chaude et virile, il m'attira fermement à lui. Mon corps se trouva plaqué contre le sien et résonna. C'est ainsi que nous nous étions rencontrés, sur le trottoir devant le Café de Paris, alors que j'en sortais sans regarder devant moi.

Je sentis son torse ferme contre ma poitrine, je sentis sa respiration et ses bras protecteurs autour de ma taille. Je fermai les yeux et remarquai qu'il portait son parfum d'autrefois, son parfum de toujours, frais et amer, mon préféré.

L'acte II allait commencer.

## Le sourire de Mademoiselle Brahms

*OUF...*

*F.O.U. FOUTU, tu es !*

Pas le temps de souffler...

Les lettres se mélangent, malignement. Elles s'acoquinent, cruelles et incisives, se liguent en blocs de mots mauvais qui vrillent son crâne déjà plein. Elles le savent et elles continuent ce travail de sape. Toujours, elles trouvent leur chemin. Elles sont très douées pour ça.

Enveloppé dans la mappemonde, le garçon retient sa respiration. Il a l'impression qu'ils sont là, à quelques doigts, juste derrière sa barricade de carton, avides de le dénicher, jubilant. Il connaît leurs façons.

Il se dit pourtant qu'ils les a vus sortir de la salle, portés par le sourire de Mademoiselle Brahms, tous à la queue leu leu, les fieffés compagnons, avec leur mine goguenarde et leurs bras ballants.

« On se retrouve après l'entracte ! », a lancé Mademoiselle Brahms, à la cantonade. Elle aime conclure la matinée par cette petite phrase. Elle a ses habitudes et personne ne s'en plaint.

« Oui, oui... », ont répondu les gars du gang, d'un air entendu.

Ils ont franchi le seuil de la porte, avec des intentions.

Le garçon a reculé vers le fond de la classe, puis il a joué l'esquive. Furtivement, lestement, il s'est glissé dans le réduit.

Le cagibi, le dépôt, le rebut, l'appelle pareillement la professeure qui affectionne les synonymes pour cet endroit attendant où elle envoie, quelquefois, mais jamais trop, les punis. Ceux qu'elle a repérés, les bavards ou les tricheurs invétérés.

Seulement Mademoiselle Brahms ne voit pas tout. Elle laisse souvent ses lunettes sur le bureau. Et ses cheveux frisottés, cuivrés, fleurant la camomille, couvrent ses oreilles joliment dessinées.

Elle a dit entracte, Mademoiselle Brahms. Elle a dit d'arrêter !

Leurs actes, leurs vilénies, il a en subi, encore, ce matin.

Dès le début du cours, il a assisté, avec la classe, au vol plané de son calligramme, décroché, intentionnellement, du panneau de liège, jusqu'à ce qu'il vienne se coincer sous son soulier.

« Le vent. » a dénoncé quelqu'un.

« Aïe ! » a entonné un autre.

Mademoiselle Brahms s'est dirigée à pas chassés vers la fenêtre, à droite du tableau, et l'a refermée. Sa robe moirée a virevolté au-dessus de l'estrade.

« Asseyez-vous ! », a-t-elle demandé aux élèves, de sa voix flûtée. « Le temps est bon pour commencer. »

Bien sûr qu'il s'est assis. On ne refuse rien à Mademoiselle Brahms. Les punaises, pointes en haut, ont fait leur sale boulot. Les regards ont cherché aussi à le transpercer. Il a gardé le sien droit devant lui, les coudes sur la table. Il n'a pas bougé d'un iota. Eux non plus. En silence, il a attendu que suivent les consignes :

« Vous allez préparer votre copie. Vous écrirez vos noms, la date et le sujet, en belles lettres rondes, déliées, sans déborder des lignes : « Antigone, qui a désobéi... ». Vous ferez usage de vos règles, pour une composition soignée.»

Dans l'atmosphère tiède de la pièce au sol revêtu, il a entamé son travail. Au travers des vitres barbouillées par des traînées de doigts, il a observé le ciel pommelé et le coton des nuages, pour y trouver des idées. Il s'est rendu compte, trop tard, qu'il n'aurait jamais dû lever le menton. Une main a balayé son livre, et promptement l'a fait tomber.

Si bas, que les piqûres dans les cuisses se sont ravivées, jusqu'à le faire grimacer, lorsqu'il a voulu le ramasser. Ils n'ont pas manqué ça. Il les a vus. Ils étaient hilares. Il les a entendus. Ils ont sifflé.



Quand il s'est relevé, sa feuille était en boule. Lui aussi était bien chiffonné. Car le temps lui était dès lors très compté.

Il a sorti une feuille neuve de sa pochette. Il s'est mis à gribouiller la page, au hasard du crayon, en forçant tellement sur le trait qu'il en a déchiré le papier.

Il a mis son visage dans ses mains lorsqu'ils lui ont tiré la langue.

*Voilà ce que je vis...*

« Sors de ta gangue. », répète le maître de danse, chaque soir.

Enroulé dans sa carte du monde, le garçon observe le ballet des poussières dans les faisceaux de la lumière du jour. Dehors, il fait beau.

Dehors, c'est dangereux. Dehors sévissent les vicieux.

Il est plus prudent de rester là, entouré des noms de pays en lettres capitales. Ces noms sont propres, a-t-il appris. Ils ne lui éclabousseront pas la face. Il peut les lire sans crainte, et voyager gratuit.

« Sors de ta gangue. » Le maître de danse parle toujours doucement.

L'adolescent passe la main sur le haut de ses jambes. Une à une il retire les pointes de sa chair, les met dans sa paume gauche ouverte.

Puis il se décide à tendre le cou, à déployer, délicatement, le planisphère. Le soleil darde ses rayons sur son corps meurtri.

A pas de loup, il se fraye un passage au milieu des manuels empilés, des couvertures jaunies, des pots de peinture sèche, des cahiers racornis.

Dans l'encoignure de la porte de la salle de classe, il marque une hésitation. Il a peur de retrouver le champ de bataille : les tables en biais, les sacs éventrés, gisant. Cette après-midi, ils reprendront les armes. Tout est prêt pour qu'ils passent à l'action. Les ciseaux ont dépecé les gommes. Les stylos sont décapités, détournés en sarbacanes. Les troussees dégorgent de boulettes, de caoutchoucs, de colles fortes. Leurs troussees... On dirait des bouches torves. Dessous, ils ont caché, sommairement, des billets durs qu'ils lui lanceront, à toutes les occasions.

« Sors de ta gangue ! »

Les punaises se réveillent dans le creux de son poing. Il ramasse son calligramme. Puis il reprend sa déambulation entre les rangs. A chaque table, une Antigone semble le regarder marcher. Il avance. Il continue. Résolument, il suit le chemin qui le conduit, en ligne droite, au bureau de Mademoiselle Brahms.

La professeure y laisse toujours un bouquet de fleurs coupées. Même les méchants viennent lui en apporter, parfois, quand ils en ont l'idée.

A côté du vase de nacre, au-dessus d'une tour de livres, le jeune homme dépose son dessin et les punaises à la tête colorée.

Colorée aussi est l'étoile de Mademoiselle Brahms. Elle l'a nouée à la patère à côté du tableau. Il aime quand elle la porte. Avec ce foulard ajusté sur ses épaules, elle est en majesté.

Il tire sur les extrémités et libère le tissu de soie. Sur ses bras nus, il le fait glisser. Il ferme les yeux pour mieux sentir la caresse. Sa nuque s'assouplit, ses membres se gaignent.

Il prend son élan.

Il saute.

L'étoffe chamarrée de Mademoiselle Brahms flotte au bout de ses bras tendus. Il se sent pousser des ailes, lorsqu'il se cambre et plane, tel un noble oiseau de proie, figeant l'instant, juste avant qu'il se plie, inversant la figure, et retrouve le dur du parquet. Mais il choisit de rebondir, de s'élever, plus haut encore, acrobate fluet, jusqu'à toucher le plafond criblé de leurs tirs. Au-dessus des affaires d'école, il tournoie, vertical, tutoie les néons qui éclairent leurs prochains méfaits. Il s'arc-boute. Il pirouette, corps fuselé, défiant équerres à bouts cassés et compas effilés, chaises de guingois. Il court, vivant. Il danse. Il vole. Ses jambes pointées dessinent dans l'air des arabesques qu'il s'amuse à compliquer, enchaînant, déchaîné, les entrelacs. Dans la salle vide de Mademoiselle Brahms, il vibre, cavale, voltige, aux quatre coins.

*Voilà ce que je vau...*

Tu sors de ta gangue...

Mais les autres ne veulent pas être en reste. Ils sont décidés à rentrer. A la porte, au fond du couloir, on entend des coups.

L'heure n'est plus au spectacle. La chorégraphie improvisée pendant l'entracte de Mademoiselle Brahms se termine sans bravos. Les petites frappes en ont assez de la récré. Ils ont des comptes à régler.

Il faut dire qu'ils ont dû attendre longtemps, en haut des escaliers. Trop longtemps à leur goût.

Ils l'ont cherché, partout. A chaque étage, ils ont fureté. Dans l'ascenseur, ils ont essayé de le trouver. A cause de lui, ils se sont même fait sermonner.

On les a renvoyés dans la cour, sur le bitume. Tenaces, ils ont continué la battue. Au peigne fin, ils ont fouillé tous les îlots de bambous. Sous les bancs, ils ont vérifié. Rien.

Ils sont partis dans les cabinets. Ils ont ouvert chaque compartiment, dévidé tout le papier, dépités.

Ils ont resquillé dans la file de la cantine. Ils pensaient qu'ils le dégoteraient là, dans le réfectoire, qu'ils pourraient enfin cracher dans son assiette, jeter ses couverts, vider son verre dans l'encolure de son polo.

Ils sont restés sur leur faim. Il entend déjà leurs dents grincer.

Il a les yeux rivés sur l'horloge accrochée au-dessus du tableau de Mademoiselle Brahms. Les aiguilles ont entamé leur impitoyable descente. Le cœur du garçon bat au tempo de la trotteuse. Il a peur. Il sait que cela va bientôt sonner.

Antigone était grande. Elle les a bravés.

An-ti-go-ne. Il cherche à percer le mystère de la martyre. Il récite: ANTI, préfixe grec, contre. GONE, participe passé anglais du verbe aller.

Elle s'en est allée, comme elle a choisi... Si belle...

*Si Mademoiselle Brahms ne raccroche pas mon dessin, je le fais.*

*S'ils le maculent, s'ils m'acculent, je le fais.*

*S'ils me causent, s'ils m'accusent, je le fais.*

*S'ils persifflent, s'ils persistent, je le fais.*

*S'ils me frappent, s'ils me tapent, je le fais...*

*Un cliquetis de clefs interrompt sa litanie. Son cœur cogne.*

Ils vont débouler...

Mais c'est Mademoiselle Brahms qui entre dans la classe et qui sursaute, puis qui sautille, en robe blanche, pour l'approcher:

« Antoine ? Antoine ? Que fais-tu ici ? »

Antigone, elle s'appelait Antigone.

Dans son nom, il y a son nom.

*Si Mademoiselle Brahms sourit...*

La professeure pose sa main en coque sur la sienne. Ses yeux se plissent et ses fossettes ponctuent son visage rond.

Il lui promet :

« Je ne le ferai pas... »



## Passes

C'est le moment qu'elle préfère, tout son corps se relâche sous le jet dru de la douche chaude. Ses mains glissent sur sa peau pour retirer la pellicule de savon qu'elle a appliquée par mouvements circulaires jusqu'à ce qu'une mousse se forme. Sur son ventre, dans son cou, sur sa poitrine et son visage, sur ses jambes, son entrejambe ; c'est devenu un rituel, comme une manie : se couvrir de l'odeur neutre de ce savon gras pour gommer celle de l'homme qui vient de la quitter. Elle a besoin de se retrouver, de se saisir à nouveau de sa chair, d'aller à la rencontre des autres sans qu'ils ne puissent détecter la présence d'un homme en elle.

La douche coule encore quelques minutes, juste pour le plaisir qu'elle procure, pour l'apaisement aussi.

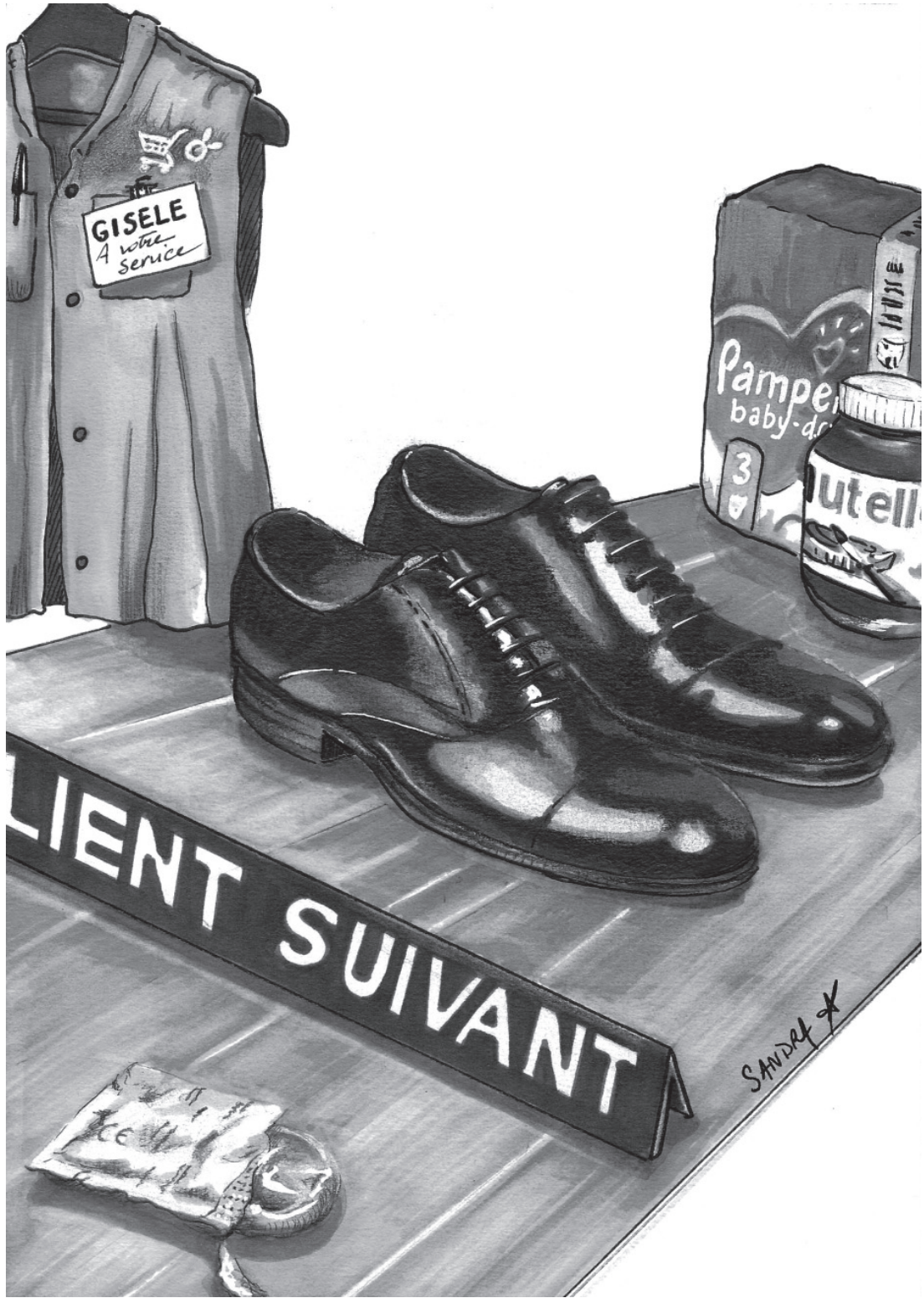
Ensuite, Marie va s'asseoir face au miroir. La serviette glisse de ses épaules et s'étale sans bruit autour de son tabouret. À l'aide d'un coton, elle frotte son visage pour effacer les derniers traits grossiers de son maquillage criard. Elle se regarde à peine, elle n'en a pas besoin tellement elle répète, chaque jour, les mêmes gestes : retirer le masque, le costume qu'elle enfle juste avant de commencer son travail – une tenue de professionnelle – au même titre que la jupe en cuir, les porte-jarretelles ou les bas-résilles. Marie quitte son costume de Gisèle pour redevenir Marie. Elle pulvérise quelques gouttelettes d'eau de rose, se masse le dessous des yeux, les tempes, le tour de la bouche, deux doigts dessinent des petits cercles, comme des caresses – il paraît que cela rend la peau douce, élastique. Elle se sent bien.

Aujourd'hui, elle a une course à faire entre deux clients. Hier soir, elle s'est dit que seize heures, c'était le meilleur moment, l'heure creuse où les filles sont plus nombreuses que les voitures qui s'arrêtent à leur hauteur, vitres avant baissées. Ce soir, elle a rendez-vous avec les copines, à « L'autre bout de la nuit », le seul bar où elles se sentent accueillies pour ce qu'elles sont : des femmes à la sortie du travail, meurtries dans leur corps par tous les efforts imposés, saoulées des paroles de leurs clients, de leurs exigences. Aymeric et Alex, les gérants, raconteront des blagues et donneront des nouvelles des habitués. Et surtout, ils seront là pour écouter et absorber le trop-plein de la journée. Pour eux, qu'elle soit Marie ou Gisèle ne change rien et c'est pour cela qu'elle les aime.

Ce soir, elle a rendez-vous avec les copines pour préparer l'anniversaire d'Aymeric : on veut lui organiser une petite surprise et prévoir un cadeau. Ça fait plusieurs semaines qu'on y réfléchit au cadeau, on a mis Alex à contribution, les idées ont fusé, de grosses blagues la plupart du temps ; mais cette année, Aymeric a quarante ans et il faut marquer le coup, trouver un truc qui lui fasse vraiment plaisir, taper juste quoi.

Et l'idée lui est venue tout à l'heure, avec le client qui vient juste de partir, en lui taillant une pipe, la cinquième de la journée – décidément les hommes restent très conventionnels en matière d'érotisme. Sa main, sa langue, avaient vite cerné les zones à exciter, ça grimpait tranquillement, il suffisait d'un rien pour que tout explose : un regard. Elle avait plongé le sien dans celui de l'homme pour le convaincre que jamais elle n'avait ressenti un tel plaisir avec une bite frémissante dans la bouche – ça marche à tous les coups les faux-semblants – instiller dans l'esprit du mâle le fantasme ultime, l'illusion qu'il est doté d'un organe capable de faire jouir à lui-seul, une femme rodée au sexe et à ses mystères, au sexe tarifé et désincarné. L'homme avait éjaculé comme par réflexe. Gisèle avait feint le halètement, le besoin de reprendre souffle et elle avait baissé la tête. C'est là qu'elle a découvert ses chaussures : des chaussures en cuir noir avec une large bande violette sur le côté, élégantes et singulières à la fois, exactement le style d'Aymeric. Elle a cherché un indice, une marque mais n'a rien trouvé de signifiant alors elle a relevé la tête – il ne faudrait pas qu'il s'imagine qu'elle est fascinée par ses pieds.

Gisèle propose à l'homme d'aller prendre une douche selon les habitudes de la maison pendant qu'elle s'éloigne dans le recoin, face à son lavabo, attrape une serviette, essuie les gouttes de sperme sur sa poitrine et enfle un haut noir et neutre pour signifier que la séance est terminée. Quand elle revient, l'homme est toujours assis sur le lit, pantalon et slip aux chevilles, mains dans la tête.



– Il va falloir y aller maintenant... J'ai d'autres clients qui attendent.

Tout d'abord figé, il se relève vers elle d'une rotation de cou, un regard de chien battu qu'elle connaît trop bien : il va lui raconter sa vie, son manque d'amour... Combien de fois a-t-elle déjà entendu la rengaine ? Hors de question de subir encore une fois d'interminables et navrantes confessions. À peine ouvre-t-il la bouche qu'elle le coupe :

– J'ai déjà réalisé la prestation convenue, si tu veux rester encore un peu, il faut payer. Il tire sur son pantalon d'une main, le fait remonter comme on déplie un accordéon, enfonce ses doigts dans la poche et sort des billets. Elle hésite. Il insiste. Elle se sert et lui accorde trente minutes supplémentaires à condition qu'il se rhabille – on ne peut pas discuter sérieusement quand on est à moitié à poil.

Alors, c'est comme un flot ininterrompu : sa timidité et sa peur de ne pas savoir s'y prendre, sa solitude et la famille éloignée qui ne s'intéresse plus à lui depuis longtemps, la route et les conditions de travail que lui impose le patron – il a l'impression de n'habiter nulle part, sur du sable peut-être, et personne ne construit rien sur du sable. Elle écoute et parfois elle l'interrompt – arrête de pleurnicher, t'es pas un pleutre ! – tu sais ce que tu vas faire mon grand ? Tu vas te rebeller un peu, leur montrer à tous que tu en as dans le pantalon et tu vas voir que ta vie va changer. On va plus te regarder pareil. – Tu crois quoi ? Que la vie des autres est plus facile que la tienne ? Tu te fous le doigt dans l'œil, et bien profond... Va falloir te secouer un peu mon garçon. Elle l'écoute et remet un peu d'ordre dans la chambre – si ça ne t'ennuie pas... – elle fait mine de lui demander sans attendre de réponse. Il se lève du lit et va s'asseoir sur le fauteuil rembourré juste à côté de la fenêtre. Elle change les draps et dresse le lit, elle le complimente – tes chaussures, par exemple, très originales, vraiment beaucoup de goût, je t'assure, je me demande bien où tu as trouvé d'aussi chouettes chaussures – il lui répond sans conviction. La naïveté de ce gars la touche, elle lui conseille de consulter – il y a des gens dont c'est le métier, ils se sont formés pour cela. Il n'est pas d'accord, il en a essayé trois, mais aucun ne semble comprendre ses souffrances – vous, par contre, vous savez m'écouter, vous savez ce que c'est de se sentir seul – elle s'arrête de laver les quelques taches visqueuses au pied du lit, relève la tête dans sa direction sans parvenir à refréner un froncement de sourcils.

– Est-ce que ça vous dirait de venir vivre chez moi ? Je ne vous demanderai rien, simplement nous pourrions partager...

– Oh, la charmante proposition ! Je t'arrête tout de suite, j'ai déjà tout ce qu'il me faut pour être heureuse. – Elle jette un œil à son téléphone – Je crois bien que la demi-heure est terminée, mon bichon, il va falloir nous quitter. Tu vas vite récupérer tes petites affaires et hop, hop, hop...

Elle se précipite pour ouvrir la fenêtre, aérer. Puis, elle s'avance vers la porte, l'ouvre pour inviter l'homme à sortir. Il a bien compris, il se laisse conduire, déjà elle entend ses pas dans l'escalier.

Marie dépose sur le tapis roulant, un plateau de sushis, un sachet de salade verte, deux pamplemousses et une baguette – avec les copines, elles ont convenu que chacune apporte un truc à grignoter pour ce soir – on mange, on trouve une idée de cadeau pour Aymeric, on est des femmes, on est bien capable de faire deux choses en même temps ! – quand on n'a pas le temps de cuisiner, les sushis et la salade, ça passe toujours.

Elle est invisible pour la caissière, son corps se fond dans les rayonnages du magasin, disparaît derrière les présentoirs des promotions, le sol carrelé absorbe le choc des épaisses semelles de ses baskets blanches, ses mains furtives attrapent les produits à la volée et les plongent dans son panier. Elle glisse dans les travées, on croit discerner une silhouette, elle a déjà disparu. Des cris dans son dos, une quinte de toux grasse, une remarque inattendue portée par une voix dissonante, elle ne se retourne jamais. Elle est invisible, elle tient à le rester. Pas pour elle, pas pour les regards insistants, amusés, dégradants qu'on pourrait poser sur elle, sur ses jambes, sur ses fesses. Simplement, elle sait que les clients n'aiment pas du tout retrouver, dans le monde réel, la femme désincarnée rencontrée secrètement. Être une pute, c'est endosser un rôle, jouer une partition théâtrale dont le scénario préexiste et se répète, c'est inviter le public à monter sur scène pour participer à la pièce, à la tragédie, pour vivre une illusion, l'illusion de l'amour. Comme tous les comédiens, Marie sait qu'on ne brise jamais le miracle de l'illusion si l'on veut que le public revienne au spectacle.

Elle est invisible à l'homme qui s'agite au bout du tapis roulant de la caisse d'à côté. D'une main, il tient écartée l'ouverture de son sac à dos ; de l'autre, il fourre des paquets de chips aux goûts variés et un gros pot de Nutella. Il portera le pack de bières à bout de bras. Elle est tellement invisible que l'homme ne reconnaît pas la femme qui vient d'écouter le déversement de son malaise, de son insupportable solitude, entre les murs d'une chambre irradiés des rais de lumière rouge, crachés par les lampes soigneusement installées.

Elle est invisible au jeune homme qui passe entre les portes vitrées automatiques – sa compagne lui a envoyé un SMS : peux-tu prendre un paquet de couches en sortant du taf. Des Pampers taille 3. Il en a plein la tête du bourdonnement incessant de voix des clients basculées sur le terminal de la centrale de réservation, leurs demandes improbables, leurs questions inutiles, leurs confidences indécentes ; plein la tête des sonneries et des diodes clignotantes sur le tableau des appels, du décompte des secondes passées avec chaque client, plein la tête des pleurs de bébé affamé au milieu de la nuit. Il a besoin de décharger toute cette tension, de s'accorder un peu de plaisir, de faire baisser la pression. Rien de mieux que de se taper une petite pute pour retrouver un peu d'apaisement, un peu de sérénité avant de remonter dans l'appartement et s'occuper de sa petite femme adorée. Elle s'appellera Gisèle, Jocelyne ou Tamara, peu importe pourvu qu'il jouisse. Il la regardera à peine et sera bien incapable de la reconnaître s'il la rencontrait plus tard, à la terrasse d'un café ou dans la file d'attente d'une caisse de superette. Elle s'allongera nue sur le lit et écartera légèrement les jambes, elle attendra en le regardant avec convoitise, il adore ça, il dira que ça l'excite. Il lui dira : suce-moi puis il la pénétrera et rapidement, il éjaculera. Il n'oubliera pas d'enfiler un préservatif même s'il n'aime pas ça, parce que c'est la règle avec Gisèle, comme avec Jocelyne ou Tamara, mais surtout pour ne pas ramener de saloperie à la maison. Il se rhabillera et oubliera sans doute de lui dire au revoir avant de partir.

Marie glisse sa carte bleue dans la fente du combiné, caresse les quatre touches pour afficher son code avant de presser sur le bouton vert. Elle sourit à la caissière – bonne soirée – se faufile entre les portes automatiques. Elle va ranger ses courses et se parer de ses attributs pour redevenir Gisèle, rejoindre la rue, imprimer dans son corps la démarche que tous les hommes identifient. Un jeune, avec un paquet de couches et trois pots Blédina sur le siège passager, va s'arrêter ; elle lui propose de monter dans la chambre, passe devant pour ouvrir le chemin. Dans le couloir mal éclairé, elle calcule le nombre de clients qui lui restent avant de rejoindre ses copines à « L'autre bout de la nuit ». A peine entré, il dégrafe ses chaussures, elle observe, une lueur dans les yeux, ces derbies marrons, lisses et fades. Elle se dit qu'avec les copines, elles pourraient se lancer dans l'analyse des profils psychologiques des hommes en fonction de leurs chaussures. Elle sourit.

## **Au théâtre des tranchées**

La nuit tombait doucement sur la ferme d'Attiche en ce début du mois de décembre 1914. Les sergents Jacques Denis et Joseph Barrailler attendaient patiemment la relève en espérant que les Allemands ne recommencent pas à bombarder. Il ne restait déjà plus que des ruines du bâtiment qui offrait un point de vue magnifique sur la vallée de l'Oise en contrebas. Les combats pour s'emparer de cette position stratégique avaient été acharnés et les hommes du 86<sup>e</sup> régiment d'infanterie y avaient subi des pertes importantes mais sans commune mesure avec l'hécatombe de Baccarat du 25 août, après laquelle il ne restait plus que 750 hommes de troupe et sept officiers, les autres étant tués, blessés ou disparus avec, parmi eux, le chef de corps lui-même, le colonel Couturaud qui avait succombé à ses blessures aux mains de l'ennemi.

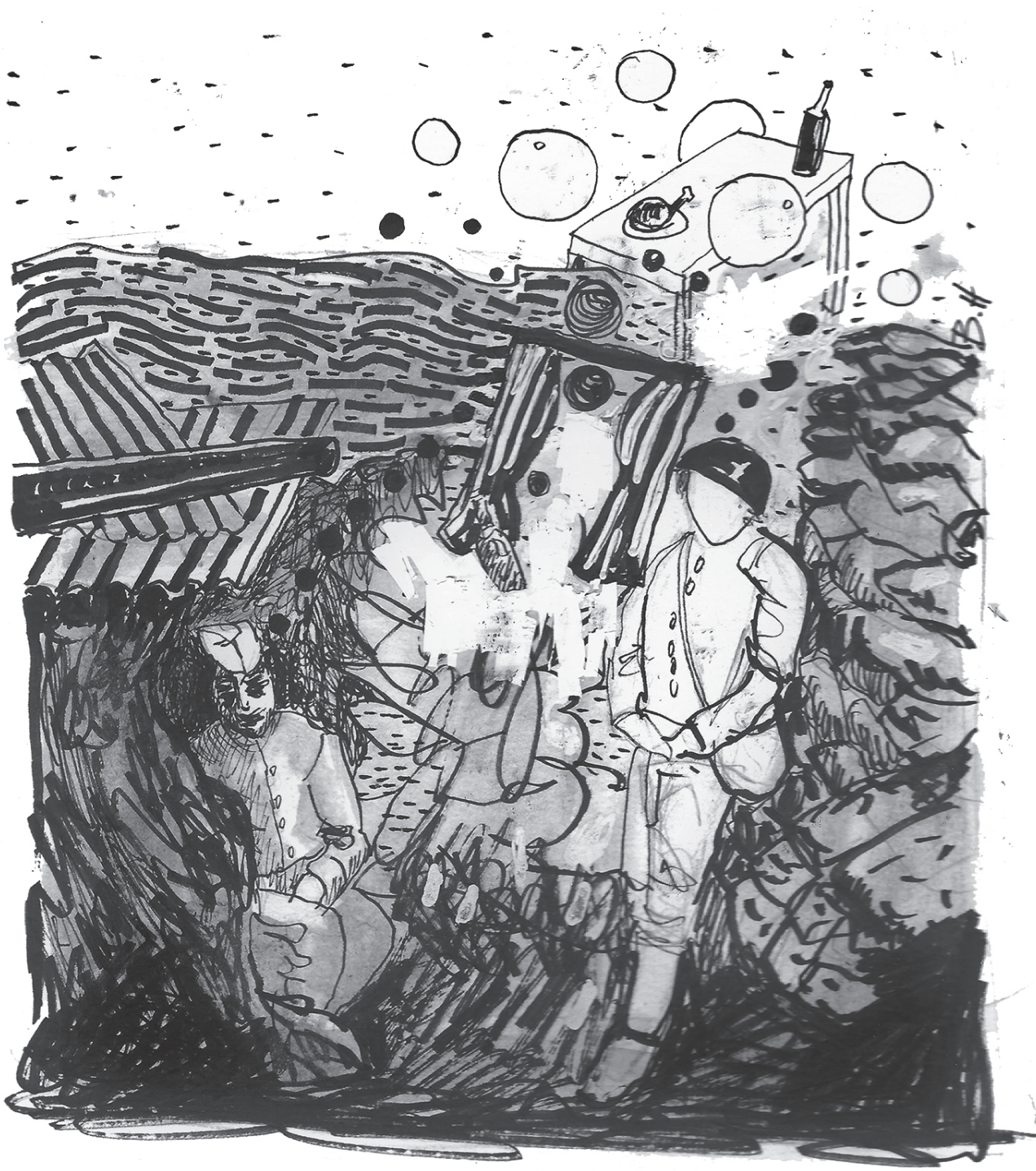
Tenir Attiche, c'était posséder un des points culminants du massif de Thiescourt, situé au-dessus du village de Ribécourt et empêcher toute percée vers Paris, la capitale étant à peine à 90 kilomètres. La bataille pour la reconquête du secteur, consécutive à celle de la Marne, s'était déroulée du 16 au 22 septembre, dans les bois, sur un terrain escarpé, coupé de ravins et parsemé de carrières. Dès que les positions avaient été solidement conquises, l'ordre de les tenir était parvenu. Il n'était plus question d'attaques, juste de renforcement des lignes et de patrouilles pour « nettoyer » le secteur. Pendant que la course à la mer se poursuivait plus au nord, le 86<sup>e</sup> RI commençait à s'enterrer dans des tranchées de plus en plus élaborées.

Les premiers jours de la guerre de positions avaient été meurtriers. Mal protégés dans des trous sommaires, beaucoup d'hommes avaient été tués ou blessés par les bombardements et les tentatives de contre-attaques allemandes. Mais, depuis la fin septembre, les lignes étaient établies, les pertes diminuaient et la vie commençait à s'organiser. Un système de rotation fut mis en place dans lequel, au sein de chaque bataillon, les compagnies étaient soit en première ligne, soit en réserve, soit au repos. Les bruits qui émanaient des lignes ennemies ne laissaient aucun doute aux soldats français chargés des postes d'écoutes sur les activités qui s'y déroulaient. Les Allemands se retranchaient eux aussi derrière un système défensif destiné à tenir le terrain.

Avec l'arrivée de l'automne, la priorité des hommes avait été de se protéger du froid et de la pluie. Des abris furent peu à peu aménagés et l'intendance fournit enfin de la paille et un ravitaillement plus régulier. Le service postal devint plus efficace, ce qui permit aux soldats de recevoir régulièrement du courrier ainsi que des colis qui amélioraient l'ordinaire.

Depuis l'arrivée du régiment dans l'Oise, le sergent Jacques Denis occupait la fonction de fourrier de la deuxième compagnie. C'était lui qui était chargé de son ravitaillement, de l'organisation de son cantonnement, des distributions et de sa comptabilité, entre autres tâches. Cela l'obligeait à effectuer de nombreux déplacements sans pour autant le dispenser du séjour dans les tranchées mais il avait un avantage important : il dormait la plupart du temps dans une grange à l'arrière des lignes, à l'abri des intempéries qui étaient autant redoutées que les obus allemands. Son ami Joseph Barrailler l'enviait pour cela. Les deux hommes se connaissaient avant la guerre. Ils avaient grandi dans le petit monde des passementiers du quartier de Côte-Chaude à Saint-Etienne, et ils fréquentaient les mêmes associations, notamment le Cercle d'Union du Quartier Gaillard fondé, entre autres par le père de Jacques, Eustache Denis.

En ce 3 décembre 1914, la deuxième compagnie du 86<sup>e</sup> RI achevait un passage d'une dizaine de jours en première ligne. La ferme d'Attiche et son dispositif de tranchées avaient subi de nombreux bombardements



qui avaient rendu le séjour particulièrement éprouvant. Tous les hommes attendaient donc avec impatience de pouvoir rejoindre le cantonnement installé dans le village de Machemont où ils pourraient se reposer, dormir enfin au sec, se changer et se laver pour se débarrasser des totos qui les tourmentaient. S'épouiller, se raser et faire bouillir son linge étaient les activités principales du premier jour de repos.

Comme d'habitude, la relève allait avoir lieu de nuit, le plus discrètement possible afin d'éviter un bombardement aux lourdes conséquences, surtout si un obus tombait au milieu des soldats regroupés pour le mouvement. Il allait falloir se frayer un chemin dans les boyaux en essayant de ne pas glisser dans la boue, le tout dans l'obscurité. Leur creusement permettait tout de même de ne plus avoir à quitter les lignes en rampant. S'ils n'assuraient pas une sécurité sans faille, leur protection était la bienvenue.

Dans la pénombre naissante, Jacques et Joseph s'étaient retrouvés par hasard à proximité de l'embranchement qui permettait de quitter les positions. Des panneaux avaient dû être installés aux différents carrefours pour éviter que les hommes ne se perdent dans un système de plus en plus complexe. C'est en les suivant que Jacques, qui avait assuré le ravitaillement du cantonnement, avait rejoint les tranchées de ses camarades sans encombre. En apercevant son ami, il l'avait rejoint et les deux hommes avaient engagé la conversation à voix basse.

– Je ne t'ai pas vu de la journée. Tout s'est bien passé ? demanda Jacques.

– La journée a été calme ici, répondit Joseph, mais ça a bardé sur la gauche. Tu sais où sont tombées les marmites ?

– Oui, les Boches ont bombardé La Carmoy et nous avons des pertes au 2<sup>e</sup> bataillon, au moins deux morts et pas mal de blessés. J'ai croisé les brancards. J'en ai vu arrivés d'ici aussi d'ailleurs, d'où ma question.

– Sauf que ceux-là ne sont pas tombés aujourd'hui. Une patrouille a repéré deux corps. Deux gars de chez nous qu'on n'avait pas pu récupérer et qui pourrissaient entre les lignes. Le père Bouvier y est allé, seul comme d'habitude, et il les a ramenés. On a envoyé une autre patrouille pour faire diversion.

Le père Bouvier était un prêtre mobilisé comme brancardier. Il s'était donné pour mission de récupérer tous les morts qui jonchaient le champ de bataille afin de leur offrir une sépulture et les derniers sacrements. Cette sombre besogne était très dangereuse dans une guerre où aucune trêve n'était respectée, pas même pour secourir les blessés. Aussi tenait-il à y aller seul.

– Notre cimetière s'agrandit, soupira Jacques en pensant aux nombreuses tombes qui se trouvaient déjà en arrière des lignes et qui témoignaient de l'âpreté des combats qui avaient eu lieu en septembre.

– En tout cas, reprit Joseph après quelques instants de méditation sur les propos de son ami, je suis content de descendre à Machemont. Enlever mes grolles et retrouver mon lit sera un grand moment de bonheur.

– On a eu du bol sur ce coup-là, c'est un sacré filon la maison des petits vieux.

L'organisation des cantonnements avait été favorable aux deux hommes. Leur grade de sous-officier leur avait permis d'être logés chez l'habitant, dans une vraie maison. Ils étaient tombés sur un couple de personnes âgées très sympathiques qui les accueillait avec joie. Le village de Machemont n'avait pas subi de dommages, ni lors de l'offensive allemande, ni lors de leur retrait, si bien que le 86<sup>e</sup> RI y avait trouvé de bonnes conditions de vie pour les périodes de repos.

– Tu sais à quoi tout ça me fait penser ? demanda soudain Jacques.

Joseph ne répondit pas mais son camarade sentit peser sur lui un regard interrogateur.

– A une pièce en trois actes, poursuivit-il.

– Parce que tu te crois au théâtre, toi ?

– En quelque sorte, enchaîna Jacques en ignorant le ton quelque peu grinçant de son ami. Le capitaine nous parle tout le temps du théâtre des opérations n'est-ce pas ?

– Certes, concéda Joseph. Et où vois-tu trois actes ?

– Eh bien, le premier pourrait être le repos au cantonnement, le deuxième la remontée en réserve et le troisième, le passage en première ligne.

- C’est une façon de voir les choses, reconnut Joseph. Mais tu oublies un détail : où sont les entractes ?
- Bonne question. Je n’y avais pas pensé. Peut-être le mouvement ?
- Tu veux dire comme maintenant où nous avons tout le barda sur le dos pour patauger dans la boue du boyau avant de marcher les cinq kilomètres jusqu’à Machemont ? Non, un entracte, c’est un moment de détente.

Joseph se tut pour réfléchir un instant avant de lancer d’un ton rêveur.

- Un véritable entracte, ce serait une permission !

Le mot était lâché. Depuis que le front s’était stabilisé et qu’il était devenu évident que la guerre allait durer plus longtemps que prévu, les permissions revenaient régulièrement dans les conversations mais il allait falloir attendre encore de longs mois avant que les premières ne soient accordées. Pourtant, les hommes auraient eu bien besoin de ce temps d’arrêt, même bref, juste quelques jours pour retrouver l’arrière, goûter de nouveau à la vie quotidienne qui paraissait pourtant si monotone avant la guerre. Quel plaisir ce serait de revenir chez soi, de retrouver les siens et de prendre un repas chaud assis à une table en leur compagnie puis d’aller flâner dans les rues de sa ville ou de son village, ces rues qu’on connaît tellement par cœur qu’on finit par ne plus les apprécier. Pour beaucoup, ce serait aussi revoir une femme, des enfants, tout ce qui est le sel de la vie dont ils étaient privés. On n’entend pas de cris d’enfants dans les tranchées. Et, par-dessus tout, ne plus trembler à chaque instant, à chaque détonation suivie d’un sifflement annonçant l’arrivée d’un obus, pouvoir marcher librement sans avoir à courber l’échine pour éviter la mitraille. Alors oui, la permission serait un véritable entracte dans cette guerre qui s’éternisait.

Ni l’un ni l’autre n’étaient mariés au moment de la mobilisation, mais Jacques avait une petite sœur, Emma, née en 1911. Elle s’était invitée sur le tard dans la famille, sixième enfant du couple Denis. Très catholiques, ils l’avaient évidemment accueillie comme un don de Dieu. Elle avait deux ans quand son frère aîné était parti à l’armée et celui-ci regrettait de ne pas la voir grandir.

Quand Jacques entendit la réflexion de son ami, il regarda autour de lui, scrutant les ténèbres avec inquiétude.

- Ne le dis pas trop fort, souffla-t-il. Si un officier passe, on va se faire enguirlander.
- Tu n’as pas tort, répondit Joseph en baissant la voix. C’est vrai que penser à rentrer chez soi, ça donne le cafard... C’est pour ça qu’ils font tout pour nous occuper.

Depuis deux mois, les hommes étaient astreints à diverses tâches pour tromper l’ennui, y compris pendant les périodes de repos. Le creusement d’une deuxième ligne de tranchées et des boyaux, de la marche ou de l’instruction leur évitaient une oisiveté qui pouvait déboucher sur une démoralisation des troupes voire une grogne que l’état-major souhaitait absolument éviter. Mais les longues soirées d’hiver étaient là et il allait falloir les meubler.

- Tu sais que tu me donnes une idée avec ton théâtre, dit soudain Joseph.
- Qu’est-ce que tu as derrière la tête ? Monter une pièce ?
- Exactement ! Ça nous occuperait.
- C’est une bonne idée, en effet. On a certainement des acteurs dans la compagnie, au moins des amateurs comme nous.
- On pourrait reprendre une pièce de Labiche qu’on a joué au Cercle comme « Le voyage de M. Perrichon ». Une comédie, ça ferait du bien à tout le monde.
- Je l’avais adorée celle-là, dit Jacques songeur en se revoyant sur la scène que le patronage Saint-André prêtait à l’association.
- J’oubliais un petit détail : qui voudra jouer le rôle de Perrichon et lancer la réplique « Le commandant est un paltoquet » ?

Jacques faillit éclater de rire, car c’est lui qui tenait alors le rôle de l’officier offensé. Il se retint de justesse mais les deux hommes pouffèrent tout de même suffisamment fort pour s’attirer les foudres de l’adjudant qui se tenait non loin d’eux.



– Denis et Barrailler, moins de bruit ! Vous voulez qu'on se fasse marmiter ou quoi ?

Ils reprirent progressivement leur sérieux en aspirant goulument l'air frais que leur apportait la petite brise d'ouest qui soufflait sur Attiche. Car la discrétion était essentielle au moment des relèves. Il ne fallait surtout pas indiquer à l'ennemi l'emplacement d'un important regroupement d'hommes sur lequel quelques obus causeraient des pertes terribles.

– Il nous faudrait une pièce courte et pas trop difficile, reprit Barrailler enfin calmé.

– J'ai une petite idée, dit Jacques. C'est aussi du Labiche. Il a écrit une pièce en un acte intitulée « La pièce de Chambertin ». C'est l'histoire d'un bourgeois qui met son vin en bouteille tout en recevant les prétendants de sa fille.

– Du coup, pas d'entracte, lança Joseph avec un soupir feint.

– Quand tu as une idée en tête toi ! répliqua Jacques en riant doucement. Je vais écrire à mes parents. Ils devraient pouvoir m'envoyer le texte, je l'ai vu au Cercle. Sinon, on demandera à nos Parisiens.

Après Baccarat, le 86<sup>e</sup> RI avait été en partie reconstitué avec des hommes provenant du dépôt de Sens dont beaucoup étaient de la capitale. Le contraste avec les rudes paysans de la Haute-Loire était souvent saisissant mais, une fois dans les tranchées, plus grand-chose ne les distinguait. Ce n'était qu'au cantonnement et dans les conversations que les différences apparaissaient vraiment.

Les deux amis étaient encore en train d'échanger tranquillement sur leur projet, appuyés sur le parapet de la tranchée quand l'ordre de mouvement leur parvint, passé dans un souffle d'homme en homme. La relève commençait enfin, théâtre d'ombres croisant d'autres ombres dans la nuit de l'Oise.

**Jacques Denis**, qui est mon grand-oncle, est né en 1892 à Saint-Etienne dans une famille de passementiers. Il effectue son service militaire au 86<sup>e</sup> RI lorsque la guerre éclate. Nommé sergent le 3 août 1914, il devient adjudant en 1915 puis sous-lieutenant en 1916. Blessé en juillet 1918, il accepte de revenir prendre la tête de la première compagnie, à la demande du colonel et par sens du devoir, alors qu'il aurait dû passer par le centre d'instruction divisionnaire, ce qui lui aurait sauvé la vie. Il est tué le 5 octobre 1918 sur le plateau de la Croix des Soudans, à Monthois dans les Ardennes lors de l'offensive sur Vouziers. Son sacrifice lui valut d'être cité à l'ordre de l'armée et de recevoir la Légion d'honneur

**Joseph Barrailler** est né en 1890 à Saint-Etienne. Ses parents sont également passementiers. Il effectue lui aussi toute la guerre au 86<sup>e</sup> RI. Il est blessé à Verdun en mars 1916 où il perd deux doigts. Il est ensuite gazé à Beaumont en décembre 1917. Malgré cela, il refuse d'être évacué avant d'y être contraint par la dégradation rapide de son état de santé. Pour cet acte de bravoure, il est cité à l'ordre de la division. Il finit la guerre sergent major. Il décède, date symbolique, le 11 novembre 1970.



## Double jeu

Les obsèques de l'actrice Jill Eden se dérouleront demain à Paris en présence de nombreuses personnalités du cinéma. L'actrice, qui a trouvé la mort jeudi dans un accident de voiture, sera ensuite inhumée au cimetière du Père Lachaise. Elle repose actuellement dans son manoir en Touraine. Le film qu'elle était en train de tourner...

Jane pressa la télécommande tout en la reposant brutalement et le visage de Jill s'effaça. Elle ajusta sur son nez la grosse paire de lunettes qui lui mangeait la moitié du visage, torsada vivement son opulente chevelure. Quittant la pièce, elle emprunta l'imposant escalier en bois sculpté afin de rejoindre le rez-de-chaussée et s'immobilisa devant la porte qui ouvrait sur le grand salon. Les épais rideaux de velours bordeaux plongeaient la pièce dans une semi-obscurité que trouait seulement la lueur vacillante des bougies, et cette lumière indécise lui conférait une atmosphère presque mystérieuse. Jonchant les meubles, de somptueuses gerbes de fleurs imprégnaient l'air d'un lourd parfum sucré. Elle observa longuement l'homme assis qui lui tournait le dos. Les larges épaules se découpaient dans le halo des bougies tandis que la tête, auréolée d'une masse de boucles rebelles, se fondait doucement dans la pénombre.

Elle se glissa silencieusement dans la pièce, risqua quelques pas. Les bougies à moitié consumées n'éclairaient que chichement le corps étendu sur le satin immaculé. Le visage, d'une pâleur diaphane, se nichait au sein de l'épaisse chevelure de jais. La lueur sauvage qui dansait au fond des magnifiques yeux verts et qui avait fait rêver tant d'hommes s'était éteinte derrière le rideau des paupières à jamais closes. Elle portait la somptueuse robe de satin rubis qu'elle arborait au festival de Cannes le printemps dernier. Divine jusque dans la mort !

Elle crut percevoir alors un bref sanglot étouffé. Pleurait-il la femme aimée ou l'actrice filmée avec passion ces dernières années ? Appréhendait-il le désastre financier que l'interruption du tournage allait entraîner ? Yvan étant un « flambeur » impénitent ; financer ses films relevait à chaque fois d'un véritable challenge. Jane soupira, coula un dernier regard sur le corps de sa sœur et chuchota :

« Je m'occupe de la projection. »

Elle s'esquiva sans attendre la réponse, remonta l'immense hall jusqu'à une porte ouverte à deux battants, qui dévoilait une vaste pièce ovale, où une trentaine de fauteuils en velours cramoisi se pressaient autour d'un écran géant. Luc, le secrétaire particulier de Jill, aidé d'un technicien, s'apprêtait à visionner le petit film qui serait projeté le lendemain lors de la réception prévue après les funérailles, un florilège des meilleures scènes des films les plus célèbres de Jill.

« La dernière séance ! » ironisa intérieurement la jeune femme en se glissant sur l'un des fauteuils. L'obscurité noya la salle et Jill fut là, avec sa démarche aérienne, ses boucles d'ébène cascadeant sur ses épaules, son rire perlé et son regard ravageur. Une Jill éblouissante, pétillante, lumineuse, et vivante, tellement vivante ! Jane ferma les yeux. Ces images lui étaient insupportables. Soudain, on carillonna à la porte d'entrée. Paul, le gardien, avait pourtant reçu l'ordre formel de maintenir les grilles closes afin d'interdire l'accès de la propriété aux journalistes et aux curieux.

Agacée, elle se leva et se hâta en direction de la porte qu'elle déverrouilla bruyamment, pour se trouver face à un inconnu. Long et maigre, vêtu entièrement de noir, il serrait une serviette sous son bras. Ses cheveux blond filasse étaient soigneusement ramenés en arrière et noués à l'aide d'un ruban. Sans sourire ni même la saluer, l'inconnu s'adressa à elle avec l'air de ceux qui n'ont point de temps à perdre.

« Je viens pour l'inventaire. »

Il fallut plusieurs secondes afin que ces quelques mots, prononcés d'une voix nasillarde et haut perchée, fassent leur chemin dans l'esprit de Jane.

« Je dois procéder à l'inventaire des robes portées par Melle Eden lors de ses tournages. » expliqua-t-il, une note d'agacement dans sa voix de fausset.

Devant la mine abasourdie de la jeune femme, il poursuivit :

« Une grande exposition aura lieu le mois prochain à New York et...

– J'ignore tout de cette exposition, protesta sèchement Jane.

– Le contrat a pourtant...

– Je vais me renseigner. » coupa-t-elle, le gratifiant d'un regard peu amène.

Le plantant là, elle regagna la salle de projection, hurla : « Coupez ! ». Le silence s'installa, la lumière jaillit... Stupéfaits, les deux hommes la dévisageaient.

« Un problème, mademoiselle Jane ? hasarda Luc.

– Une exposition à New York concernant les robes de Jill. » jeta-t-elle exaspérée. Face au visage ahuri du jeune homme, elle se détourna et, s'éloignant, lança :

« Petit entracte ! Je reviens ! »

Le hall était désert, l'homme s'était éclipsé. De plus en plus contrariée, elle gravit promptement l'escalier menant aux appartements de sa sœur, traversa en coup de vent l'élégant petit boudoir encore imprégné des effluves poudrés du parfum préféré de Jill et fit irruption dans la vaste pièce qui servait de chambre à coucher. Le soleil de l'après-midi se faufilait par les portes-fenêtres ouvertes sur le parc, dorant le parquet ciré, éclaboussant les moelleux tapis. Les garde-robes disposées le long du mur opposé béaient, dévoilant une joyeuse mosaïque de formes et de couleurs. Campé devant l'une d'entre elles, l'homme ne tourna même pas la tête, captivé par la robe qu'il tenait entre ses mains. D'autres étaient déployées sur le large lit coincé entre deux portes-fenêtres et chacune racontait une histoire.

« Vous êtes ici dans les appartements de mademoiselle Eden sans autorisation. C'est une intrusion ! » s'indigna Jane.

L'homme ne broncha pas et poursuivit tranquillement son manège.

« Ayez la décence d'attendre qu'elle soit inhumée. Vous violez son intimité !

– Les morts n'ont pas d'intimité. Vous ne le saviez pas ? » rétorqua-t-il de sa voix de tête en lui faisant face.

Elle s'aperçut alors que la robe qui captait ainsi son attention était celle que Jill portait dans le film de Fellini qui l'avait rendue célèbre à l'aube de ses dix-huit printemps. Une vague d'émotion la submergea au souvenir de cette fabuleuse aventure avec ce metteur en scène devenu légendaire.

« Je ferai de toi une star ! » lui avait-il déclaré d'emblée. Et le rêve était devenu réalité.

Mais tout a un prix...

Jane reprit brutalement ses esprits ; l'homme s'était approché d'elle et la poussait sans façon devant le miroir en pied dressé dans un coin, drapant autour d'elle le vapoureux tissu. Plus douce que la soie, aussi légère qu'un souffle d'air, l'étoffe lui coulait entre les doigts comme l'eau d'un ruisseau.

« Pourquoi ces artifices qui vous enlaidissent ? » lui glissa-t-il à l'oreille et d'une main impérieuse il balaya les lunettes et arracha les peignes et les épingles qui emprisonnaient la luxuriante chevelure bouclée couleur d'ébène.

« Fascinant ! » murmurait-il en la faisant pivoter sans la quitter des yeux. Jane, annihilée par la surprise et l'extravagance de la situation n'opposait aucune résistance. L'image que lui renvoyait le miroir la troublait. Le blanc neigeux de l'étoffe rehaussait superbement sa carnation de brune et la ressemblance avec sa sœur était hallucinante.

« Vous êtes elle ! Le même charme, le même charisme... »

Déconcertée par ces paroles inattendues, elle repoussa le vêtement tandis que l'homme continuait à palper le tissu, comme s'il ne se résignait pas à s'en séparer.

« Son meilleur rôle, soupira-t-il, une composition inoubliable, une révélation, une avalanche de récompenses : Palme d'or, Oscar...

– J'ignorais que vous étiez un fanatique de cinéma ! » ironisa la jeune femme, lui coupant la parole. Il ne parut pas remarquer le sarcasme, déposa doucement la robe sur le lit et en extirpa une autre, de coupe très sobre.

« Pialat ! Aucune affinité entre eux ! Enivrée par sa célébrité toute neuve, elle lui tenait tête effrontément et il hurlait qu'il allait la virer. À la fin, elle menaçait de partir et de rompre le contrat. Déjà des caprices de star toute jeune qu'elle était ! ». Il laissa échapper un petit couinement qui devait être un rire.

Des bribes de scènes d'une rare violence émergèrent du fond de la mémoire de la jeune femme et elle revit Jill, écumante de rage, bouclant ses valises tout en insultant copieusement le metteur en scène.

« Qui a tourné la fin du film ? questionna l'homme à mi-voix. Vous, n'est-ce pas ? »

Son regard la transperçait. Elle tressaillit, soudain sur ses gardes. Où voulait-il en venir ?

Mais déjà, comme si la question ne l'intéressait plus, il jetait la robe sur le lit et en saisissait une autre.

« Ah ! Celle-ci ! Symbole d'une belle histoire d'amour. Elle tournait avec Sydney Pollack n'est-ce pas ? Elle était merveilleuse. Son idylle avec son partenaire la transfigurait, la transcendait. Elle rayonnait, c'était comme un état de grâce. Le public était ensorcelé, le film a fait un triomphe... »

Jane eut l'impression de recevoir un coup de poing au creux de l'estomac. De nouveau, des images surgirent du passé : instants magiques, hors du temps, presque dans un autre monde. Cet amour hors du commun qui n'avait vécu que le temps d'un tournage était resté vrillé dans le cœur de Jill comme une épine. Comment cet homme pouvait-il connaître cette idylle tenue soigneusement secrète ? Elle le dévisagea, essayant de le percer à jour, mais ses traits impassibles, aussi imperméables qu'une muraille, n'exprimaient rien. Qui était cet homme étrange qui connaissait tout d'elles ? Quel dessein nourrissait-il ?

Indifférent à la curiosité qu'il suscitait il poursuivait tranquillement ses investigations, examinant chaque vêtement avant de le reposer doucement. Il s'attarda sur une robe, nuage de tulle pourpre. Jane lui tourna résolument le dos, la gorge serrée.

« Hugo... Son Pygmalion pendant près de dix ans. Des années fastueuses, jalonnées de succès éblouissants. Ses plus belles années ! Adulée, vénérée par son public. Une vie de rêve ! »

Un rêve qui s'était terminé tragiquement, dans un grand fracas de tôles broyées, suivi de manchettes dans tous les journaux.

« Elle, elle s'en est sortie indemne, un véritable miracle, comme si son étoile ne devait pas encore s'éteindre ! » reprit l'homme d'une voix unie, comme s'il récitait une tirade apprise par cœur.

Indemne peut-être, mais brisée à jamais. La passion dévorante que lui vouait Yvan n'effaçait pas Hugo ; Hugo, si charismatique, si fin, si délicat et tellement doué, capable de découvrir le diamant caché dans chacun de ses interprètes.

Une larme coula sur la joue de Jane. Elle l'essuya furtivement en s'avançant vers l'embrasement d'une porte-fenêtre afin de se dérober au regard de l'homme. Elle fit quelques pas sur le balcon, essayant de dominer son émotion puis s'immobilisa un instant et, les yeux fermés, offrit son visage à la tendre caresse du soleil automnal, bercée par le bruit cristallin des gerbes d'eau jaillissant du grand bassin lové derrière la haie de rhododendrons. Des images, encore des images : sa sœur en robe de soirée pataugeant au milieu du bassin et riant sous les flashes des photographes, telle Anita Ekberg dans la fontaine de Trévi. Elle, cloîtrée dans sa chambre, contemplait la joyeuse scène bucolique, dissimulée derrière les rideaux de la fenêtre, la rage au ventre.

Elle repoussa ces images importunes, regagna la grande chambre où elle retrouva l'homme assis devant le secrétaire en bois de rose, s'appliquant à écrire dans un grand registre, la mine absorbée. Avait-il donc l'intention de consigner chaque robe dans son gros cahier à l'aide de son joli stylo-plume doré ? Il lui faudrait du temps, beaucoup de temps.

« Cela risque de prendre du temps, en effet, annonça-t-il soudain, comme s'il lisait dans les pensées de la jeune femme, et malheureusement, le temps m'est compté ! »

Jane fronça les sourcils, interloquée. Cet homme lui apparaissait sous un jour de plus en plus équivoque presque inquiétant. C'est alors qu'elle s'avisait qu'il avait lâché son stylo et feuilletait un mince cahier pourvu d'une couverture rouge festonnée d'un filet doré et elle bondit.

« C'est son journal intime, vous n'avez pas le droit ! » s'indigna-t-elle en le lui arrachant brutalement des mains.

Il ne broncha pas, se contentant d'un sourire ironique.

« Je n'ai pas besoin de lire ce journal pour connaître la vérité ! » laissa-t-il tomber, imperturbable.

Troublée, elle recula, jouant machinalement avec le médaillon en argent ciselé accroché à son cou.

« Votre sœur portait le même, n'est-ce pas ? » Elle acquiesça. Jill tenait beaucoup à ce médaillon, présent d'Hugo lors d'une escapade à Venise incognito, et à l'intérieur duquel elle avait glissé sa photo.

« Vous aussi vous dissimulez une photo. Celle du même homme, je me trompe ? » insista-t-il. Jane se figea, muette. Hugo restait un sujet tabou. Il avait déchiré les deux sœurs, suscitant entre elles une rivalité acharnée où tous les coups étaient permis. Plus question de partage, chacune prétendant le posséder entièrement. La rancune qui s'en était ensuivie les avait éloignées irrémédiablement.

« Qui était dans la voiture cette nuit-là ? » s'enquit l'homme à mi-voix, sans cesser d'écrire. Elle frémit, touchée au vif. Encore un secret partagé que sa sœur emporterait dans sa tombe. Le silence s'installa, lourd de souvenirs douloureux, de vains regrets, troublé seulement par le crissement de la plume sur le papier.

Elle sursauta lorsque l'homme reprit la parole, d'une voix toujours aussi désagréable.

« Pourquoi le cinéma ? Qui a eu l'idée ? »

Le cinéma ? Une passion qu'elles partageaient à deux, comme tant d'autres choses. Jouer la comédie leur paraissait aussi naturel que de respirer et peut-être aussi indispensable. Elle sourit. Là aussi, tout avait débuté comme un jeu. Elle avait réussi le bout d'essai et obtenu un petit rôle et sa sœur s'était présentée pour le tournage. A cette époque, toutes ces intrigues leur semblaient tellement excitantes et anodines. Elles avaient choisi « leur » nom de cinéma au milieu des fous rires ; Eden, avec toute la portée symbolique qu'il véhiculait, les avait enthousiasmées. Ce premier film avait scellé leur destin. Fellini avait remarqué Jill et lui avait confié le rôle principal de son nouveau film. Très vite, Jane avait dû s'effacer devant une Jill grisée par cette gloire toute neuve, et bien déterminée à en savourer chaque seconde. Insidieusement, la jalousie s'était glissée entre les deux sœurs, égratignant leur affection et perturbant leur parfaite complicité.

« Et vous avez fini par la haïr n'est-ce-pas ? conclut tranquillement l'homme. Elle évoluait sous la lumière des projecteurs, vous, vous restiez dans l'ombre. Même lorsque vous preniez sa place, vous étiez elle. Il n'y avait pas de place pour deux. »

Au rez-de-chaussée, une pendule égrena sept coups. Il rangea son stylo doré, glissa avec précaution le gros registre dans sa serviette et se leva.

« Il est l'heure ! » annonça-t-il.

Il erra un moment au milieu des robes déployées, comme une âme en peine. Il ne subsistait en lui plus aucune trace de l'arrogance manifestée à son arrivée. Il gagna enfin la porte, se retourna :

« Enlevez cette grossière jupe de tweed, jetez ces lunettes et ces peignes. Soyez vous, enfin ! »

Et il s'en fut à petits pas, sa serviette sous le bras.

Penchée au-dessus de la rampe, Jane le regarda descendre, frère pantin, au milieu du monumental escalier, avec un curieux sentiment d'irréalité. Elle réintégra rapidement les appartements de Jill, s'empara du téléphone et pianota le numéro du gardien. Celui-ci lui certifia que personne n'avait eu accès à la propriété.

« Impossible, martela-t-il, je suis formel, personne n'est entré ! »

Le téléphone lui glissa doucement des mains. Désorientée, elle contemplait les penderies béantes et le désordre coloré des robes jetées ici et là. Elle ne trouvait aucune explication logique aux événements qui venaient de se dérouler. Avait-elle rêvé ? Avait-elle inventé cet homme ? Pourtant, elle croyait encore entendre sa voix, cette voix si particulière : « Jetez vos peignes... enlevez cette vieille jupe... soyez vous... ! »

Alors, elle sut ce qu'elle devait faire.

Elle se dénuda en quelques secondes, fouilla les armoires, grisée par l'opulence des vêtements et des couleurs. Elle jeta son dévolu sur une robe carmin et, face au miroir, s'examina longuement. La robe moulait parfaitement son corps, soulignant la minceur de sa taille et la rondeur de sa poitrine. Elle brossa sa longue chevelure bouclée qui cascadaït sur ses épaules, redressa le menton, imitant l'allure altière de sa sœur et se prépara à affronter Yvan.

« Je suis Jane Eden... se disait-elle en descendant allègrement le grand escalier, et ma carrière va enfin commencer. »

Lorsqu'elle apparut à la porte de la salle de projection Luc et Yvan, plongés dans une discussion animée, se figèrent, stupéfiés. Yvan la fixait, les yeux exorbités.

« Jill... murmura-t-il, d'une voix étranglée.

– Non ! Jane ! Sa jumelle et sa doublure ! » corrigea-t-elle sèchement. Yvan accusa le coup, son visage se décomposa.

« Sa doublure ? Jill avait une doublure ?

– Oui chaque fois qu'une scène l'ennuyait ou que son partenaire lui déplaisait. Qui pouvait mieux que moi jouer ce rôle ? Même toi tu n'as rien vu ! »

Il se frappa le front du plat de la main, en grand tragédien qu'il savait être parfois.

« Nul ne doit savoir ! Jamais ! Ce serait un scandale !

– Rien ne sortira d'ici, assura fermement Luc en échangeant un regard entendu avec Jane. Nous allons être confrontés à divers problèmes, poursuivit le jeune homme, le film en premier lieu... »

Jane s'installa confortablement sur l'un des fauteuils, croisa ses longues jambes.

« Il y a beaucoup d'argent en jeu n'est-ce-pas Yvan ? Tu as hypothéqué ta propriété de Toscane, tes oliviers, tes vignes... »

Elle se tut, soupira :

« Et chaque jour de tournage perdu coûte très cher ! » Yvan arpentait la pièce, de plus en plus agité.

« On ne change pas d'interprète au cours d'un tournage » scandait-il, hors de lui.

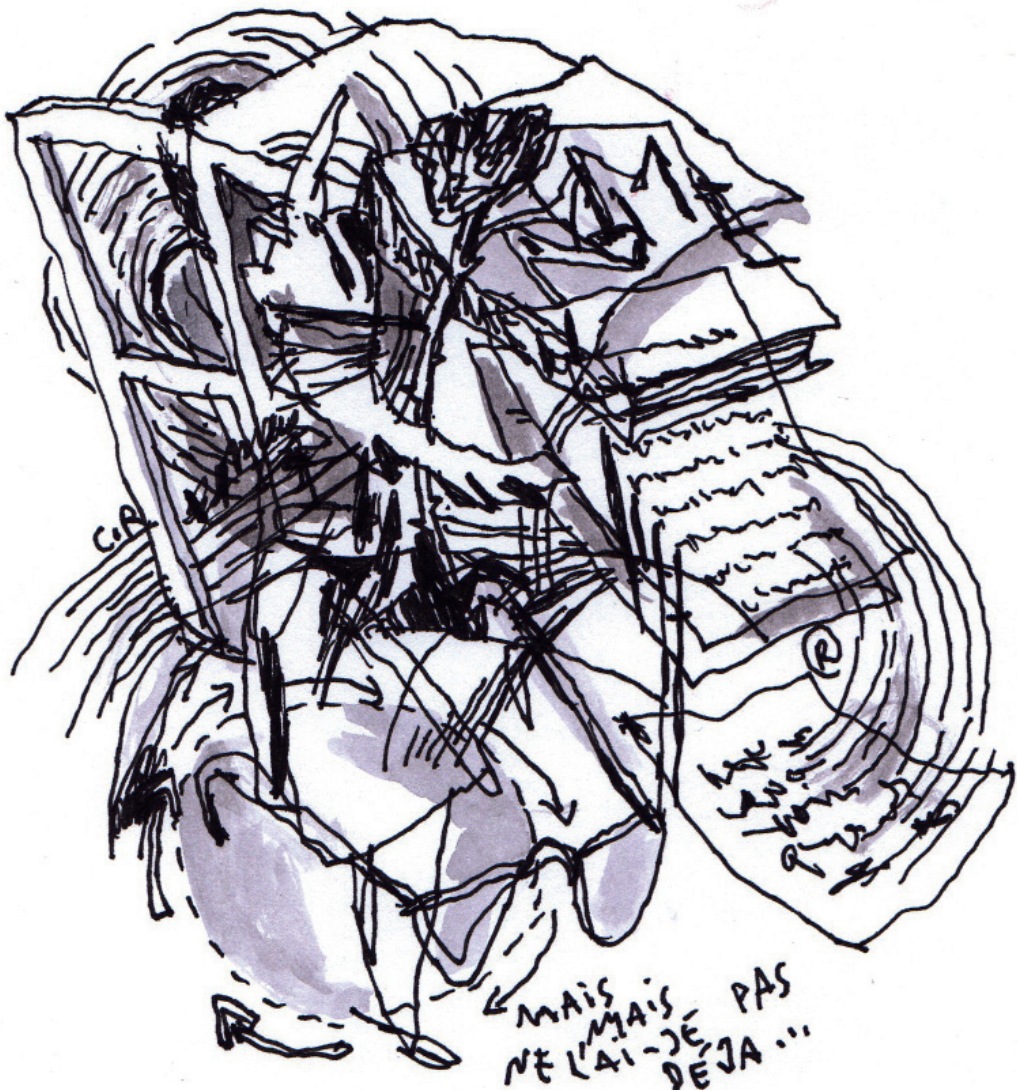
Jane l'observait, un petit sourire moqueur au coin des lèvres. La démesure avait toujours constitué l'apanage d'Yvan mais il allait très vite recouvrer la raison. Soudain, il se dirigea vers la porte au pas de charge en criant :

« Je vais rejoindre l'impresario de Jill ! »

L'atmosphère s'allégea. Luc, embarrassé, demanda :

« Vous voulez poursuivre la projection ? » Jane secoua la tête.

« Non, je vais en inventer la suite ! »



MAIS MAIS PAS  
NE L'AI-JE  
DEJA ...



## L'abîme de l'affliction

Il était tard. Sous le firmament étoilé, je marchais le long de l'avenue Vercingétorix. Le froid de novembre m'enveloppait et je resserrai mon caban bleu autour de mon torse. Les mains dans les poches, je jetai un regard distrait sur le jardin Lecoq. Une nuit impénétrable y régnait. Mon imagination me jouant des tours dans le noir, un frisson me parcourut ; je détournai vivement les yeux. Des voitures passaient devant moi, bravant la noirceur de leurs phares jaunes.

Je continuai jusqu'au carrefour giratoire où s'enchevêtraient l'avenue Vercingétorix et le boulevard Lafayette. Un instant, j'observai la fontaine Desaix qui s'érigeait en son centre. Je dévisageai ces têtes de lion d'où jaillissait de l'eau. Puis, mon regard se porta sur les autres visages qui ornaient la structure. Leur grimace malsaine me dégoûta. Elles me faisaient penser à des gargouilles vicieuses, capturant les enfants quand leurs parents ont le dos tourné. Je brisai mon contact visuel avec ces choses au charme cauchemardesque.

Alors que je m'apprêtais à reprendre mon chemin, je remarquai ces deux cabines téléphoniques abandonnées. De jour, je n'avais jamais réellement fait attention à ces reliquats d'un autre temps. Mais, ce soir-là, un magnétisme indéfinissable m'attirait à elles. Je m'approchai.

Accolées l'une à l'autre, les deux cabines avaient été dépouillées de leur téléphone et de leur utilité première. À l'intérieur, une structure de bois formait de multiples étagères. Sur ces dernières, de vieux livres patientaient. Déposés ici par leur ancien propriétaire, ils n'attendaient qu'un nouveau lecteur ; un lecteur curieux et peu regardant sur l'état de la couverture.

Je vis dans ces livres le reflet de mon âme. J'étais comme eux. Licencié par mon entreprise, qui avait eu des soucis économiques et financiers à la suite de cette satanée pandémie mondiale, j'attendais une nouvelle opportunité pour faire mes preuves. Ma vie était à l'arrêt. J'étais inutile, comme ces ouvrages abîmés que personne n'ouvrait.

Alors, j'entrai dans la cabine. Je décidai de laisser à ces livres une chance de me séduire. D'un fugace regard, je balayai les propositions que me faisait cette bibliothèque éphémère. Je repérai quelques grands classiques de la littérature française et d'autres œuvres passionnantes venues d'outre-Manche et d'outre-Atlantique.

Je m'arrêtai toutefois sur un titre que je n'avais jamais lu – ni vu – auparavant. Le dos du livre portait d'étranges inscriptions, dont je n'aurais su déterminer l'origine. Je le sortis de son emplacement et examinai la première de couverture. « L'abîme de l'affliction », lis-je dans un murmure. Ma voix résonna dans cette cabine de verre, et j'appréciai immédiatement le son qui glissa sur mes tympanes. Je le relus ; et le lus encore une fois. J'en éprouvai un plaisir étrange et... pervers.

L'auteur était un certain Philibert Dumont. Je ne le connaissais pas. Pourtant, il s'agissait indubitablement d'un écrivain français. Sur la quatrième de couverture, aucune inscription n'était visible. Elle était totalement vierge, comme si l'éditeur n'avait pas souhaité informer les futurs lecteurs du contenu de ce volume.

Je sortis mon téléphone de ma poche, tapai le nom de l'auteur dans la barre de recherche et attendis les résultats. Des propositions de sites internet apparurent. Chacune comportait le nom de Philibert Dumont, mais aucune ne paraissait évoquer l'auteur que je cherchais. À la fois surpris et intrigué, je remis mon téléphone dans ma poche. Je lus une ultime fois le titre de l'ouvrage : *L'abîme de l'affliction*. Les syllabes tintaient dans mon esprit comme d'obsédantes notes de musique.

Un klaxon de voiture m'extirpa désagréablement de ma savoureuse torpeur. Je me tournai et observai la scène, quelque peu irrité. Un cycliste se disputait à grands renforts de gestes amples avec un automobiliste. Chacun d'eux évoquait leur priorité sur la route. Je décidai de ne pas m'en mêler.

Je plaçai le livre dans la poche intérieure de mon caban et m'enfonçai dans la nuit, en direction de mon appartement et de sa chaleur réconfortante. Ce soir-là, je rentrais promptement. J'avais hâte de m'atteler à la lecture de ma découverte.

Le lendemain, je m'éveillai tard dans la matinée. Les rayons aveuglants qui traversaient les interstices des volets en témoignaient. Poussivement, je quittai mon lit. Après tout, rien ne m'attendait. Pas de travail, pas de compagne, pas d'amis. Après ma rupture avec Maëlle, ma vie était en pause. J'allai donc à la vitesse de ma paresse. Aucune contrainte ne me forçait à m'activer. Et je ressassai encore et encore le passé, en quête d'une réponse à mon malheur.

Je préparai un café : un remontant parfait pour donner de l'entrain à tout ce que je n'allais pas faire aujourd'hui. Sans une once de volonté, je regardai mon bureau, sur lequel m'attendaient mon ordinateur portable ainsi qu'une page Word ouverte et blanche. Après tant d'années dans la même entreprise, voilà que je devais condenser tout cela sur un curriculum vitae. Je bus mon café en fixant mon PC, assis dans mon canapé.

Que pouvais-je faire aujourd'hui ? Et alors que je me posais cette question, mon attention fut happée par un livre posé sur ma table de salon. Comment avais-je déjà pu oublier ma trouvaille de la veille ? Je me levai, l'attrapai et me rassis.

J'ouvris l'ouvrage et lus la biographie de l'auteur. Philibert Dumont était né à Chambéry et, après des études d'arts littéraires, avait écrit de nombreuses poésies. Je n'étais pas un érudit en la matière ; pourtant, je me considérais comme un connaisseur tout à fait correct. Toutefois, aucune des poésies citées n'éveillait en moi un souvenir quelconque. Étrange, songeai-je.

Puis, poursuivant ma lecture, je réalisai qu'il s'agissait d'une pièce de théâtre. J'entamai donc la lecture du premier acte. Dès les premières lignes, je fus envoûté par la justesse des mots et l'équilibre des phrases. J'avais l'impression de lire une mélodie parfaitement rythmée. Et le tempo me plaisait.

L'histoire contait celle d'un homme en quête d'une rose unique au monde, poussant sur l'un des monts d'une île lointaine. Avec cette fleur, il espérait conquérir le cœur d'une noble dont il était tombé amoureux. Les dialogues sonnaient comme une conversation réelle, quoiqu'elle fût entretenue par deux personnes usant de mots particulièrement soutenus. En outre, les personnages m'apparaissaient comme palpables. Je me laissai emporter au plus profond du récit, comme un navire aspiré dans un tourbillon en pleine tempête. Et je ne repris mon souffle que lorsque je découvris un morceau de feuille blanche inséré entre deux pages.

Je la pris entre mes doigts et réalisai que ce bout de feuille était corné. Je le dépliai et dévoilai son contenu. Il s'agissait de notes prises par un lecteur. Celui qui avait rédigé ces paragraphes cherchait à entrevoir le sous-texte de la pièce de théâtre. Il, ou elle, analysait chacun des mots, chacun des lieux et des objets présents de la pièce de Philibert Dumont.

Au début, je n'étais pas entièrement d'accord avec le raisonnement qu'avancait le propriétaire de ces notes. Puis, progressivement, les démonstrations exemplifiées, ainsi que l'analyse du style artistique de l'auteur, finirent par me convaincre. Alors que j'achevais la lecture de ces quelques phrases, je remarquai que, sur l'emplacement où j'avais récupéré le livre, reposait une feuille coupée à la main. Il s'agissait indubitablement de l'autre bout de la page présente dans l'ouvrage. Soudainement pris d'un doute, j'ouvris le cahier dans lequel je faisais mes comptes. La réalité me frappa de plein fouet, comme je comparais les écritures : j'étais l'auteur de ces notes analytiques.

Comment avais-je fait pour ne pas reconnaître ma propre écriture ? Pourquoi ne me souvenais-je pas d'avoir écrit sur cette page déchirée ? Et, surtout, cela impliquait que j'eusse déjà lu l'abîme de l'affliction. Un frisson glissa le long de ma colonne vertébrale et m'arracha une grimace d'effroi. Étais-je amnésique ? Non, impossible. Alors... peut-être somnambule ?

J'écludai toutes ces interrogations qui me faisaient vriller la tête et reposai le livre à l'endroit où je l'avais trouvé. Le reste de la journée, je le passai dehors, à déambuler dans les rues de Clermont-Ferrand. Sans but ni direction, hormis celui d'éviter la page blanche qui m'attendait sur mon ordinateur, j'errai jusqu'à la tombée de la nuit. Lorsque je rentrai, je me couchai avec le mystérieux livre et m'endormis en pleine lecture.

À mon réveil, je réalisai que l'œuvre de Philibert Dumont reposait sur mon torse. Je me souvins avoir parcouru le début de ses aventures, mais je n'avais placé aucun marque-page avant de sombrer dans la nuit.

Lorsque j'ouvris le livre afin de reprendre l'histoire où je l'avais arrêtée, ma mémoire me fit défaut. Je n'avais aucun souvenir des personnages, ni même du protagoniste, et encore moins de l'intrigue.

En balayant superficiellement les pages de l'ouvrage pour tenter de raviver ma mémoire, je trouvai un morceau de papier blanc plié. À l'intérieur : des notes. Il s'agissait d'une sorte d'analyse du récit. Il me fallut quelque temps pour me remémorer qu'il s'agissait de mes propres notes. À la toute fin, j'avais écrit : « Perds la mémoire ? Qu'y a-t-il après l'acte premier ? Impossible d'aller plus loin. »

Je tremblai malgré moi, pourtant à l'abri sous ma couette chaude. Timidement, je lançai un regard à mon appartement. Vide et silencieux. Qu'y a-t-il après l'acte premier ? me répétais-je en silence. En me rendant directement à la fin de cette première partie, j'aurais pu trouver une réponse. Mais l'homme amoureux de littérature que j'étais se refusait d'ignorer toute une partie de l'histoire pour entamer sa lecture à la moitié du récit.

J'attrapai un stylo à plume dans le tiroir de ma table de chevet et ajoutai, en bas du morceau de papier : « Dois recommencer depuis le début. Ai perdu le fil de l'histoire. » Je rangeai mon stylo et me plongeai de nouveau dans le premier acte.

Allongé sur mon confortable matelas, tenu au chaud par les draps de mon lit, je me laissai attirer par Morphée. La mélodie des mots résonnait comme une berceuse à mes oreilles et, bientôt, je gagnai le royaume des rêves avant la fin de l'acte un. Je m'éveillai aux alentours de midi, et décidai d'aller prendre l'air.

Les jours qui suivirent se firent tous écho. J'étais tiraillé entre l'envie d'achever cette lecture qui s'évadait de ma mémoire, comme une prisonnière d'une geôle sans barreau, et la crainte de m'asseoir à mon bureau pour rédiger un document me permettant de postuler pour des offres d'emploi. Je vagabondais dans l'espace et le temps et finis par m'obséder pour l'abîme de l'affliction.

Je pris petit à petit conscience que ce livre vicieux me manipulait. Il m'attirait à lui : une voix douce émanait de ses pages jaunies, et caressait mon égo. Puis, dès lors que je l'ouvrais, il me dégoûtait, me terrifiait ou m'assommait de sommeil. Pourtant, je me voyais bien incapable de lutter contre son charme singulier.

Je me perdais entre les lignes de la vie de ce héros en quête d'une rose introuvable, au sommet d'un mont inatteignable. Le temps s'écoulait et je délaissais mon appartement, mon corps et ma propre vie. Je ne mangeais presque plus et refusais désormais de quitter mon logement.

Le monde semblait se flétrir sous mon regard fatigué. Je peinais à discerner l'écriture minuscule de l'œuvre de Dumont et abandonnais parfois mon activité tellement mon crâne me faisait souffrir.

Pourtant, chaque jour, j'ouvrais l'abîme de l'affliction et me laissais aspirer par son ignoble appel. Un jour – que je ne pourrais déterminer avec davantage de précision, la colère du désespoir m'envahit, et j'arrachai les pages du livre avec brutalité. Je mis l'ouvrage en lambeaux. Je peux certifier, sur mon honneur, avoir répandu en mille morceaux l'abîme de l'affliction sur mon parquet. Cependant, le lendemain, ou le surlendemain – je ne sais plus bien, le volume était de nouveau intact. Et il m'appelait. Comme un mort-vivant.

J'étais contraint de lire et de relire inlassablement le premier acte. Je me trouvais dans une cage dont les barreaux étaient faits d'atonie et le sol de velléité. J'étais à la fois le prisonnier et mon propre geôlier. Une cellule suspendue dans le temps, loin de tout lendemain.

Bientôt, je cessai de dormir. Le repos ne m'apparaissait plus aussi attirant et je me mis à me perdre régulièrement dans une phase de semi-conscience, de semi-rêve. Je n'étais plus ni éveillé ni endormi. Et bien vite mes sens commencèrent à me déboussole. Je me mis à entendre des voix qui ne provenaient d'aucune bouche et à voir des personnes qui n'auraient pas dû se trouver dans mon appartement.

Je m'étais enfoui dans une dimension étrange, dans un trou béant fait de tourments. Pourtant, au fond de moi, une idée luisait faiblement, comme une étincelle dans des ténèbres insondables. Je luttais, jour après jour, contre ma langueur. Et, chaque nouvelle journée, j'écrivais des directives pour mon moi amnésique du lendemain.

Des propositions que j'occultais malgré moi...

Cette épreuve s'apparentait à ma vie. Piégé entre un passé éternellement ressassé et un futur que je refusais d'entrevoir. Je me trouvais entre deux actes d'une existence bien vaine. Entre deux actes d'une histoire que je pouvais encore écrire. Du moins, l'espérais-je.

Je n'étais pas le protagoniste de l'abîme de l'affliction. Ou peut-être l'étais-je ? Je voulus noter ces réflexions sur un bout de papier, mais l'énergie me manqua. Je décidai plutôt de m'allonger sur mon matelas confortable, et d'accorder à mon corps et à mon âme un repos bien mérité. Demain, je dépasserai le premier acte. Oui, demain.



## **Marée lasse**

À peine entr'aperçue l'entrée du chemin bordé de ronces, le garçon se mit à courir sur la route puis s'engouffra, le cœur battant la chamade, sur le sentier côtier. Le soleil pointait déjà, il était en retard et dans sa hâte, il accrocha un pied au piège affleurant d'une racine de bruyère, mais réussit de peu à éviter la chute. Coupé dans son élan, il prit le temps de plusieurs longues inspirations puis se laissa enfin aller au bonheur d'être là. Le roulement encore étouffé de l'océan tout proche était la partition idéale du parfum retrouvé de la lande. Il sourit et repartit posément. Il suivait avec plaisir et émotion, les méandres de la sente qui conduisait au petit promontoire d'où l'on devinait une portion de bleu. De là, il descendit, presque totalement apaisé jusqu'à la grande plage à laquelle il avait rêvé tout l'hiver. Ce fut une immense déception. La marée était basse, grise même, dans le jour qui venait. Quelques troncs d'arbres, bois mort et flotté, ponctuant le sable mis à nu, semblaient harponner son désarroi grandissant au vide de l'aurore. La plage était déserte, absolument déserte. La panique se saisit de lui, il traversa comme un chien fou, hors d'haleine et d'espoir le kilomètre de sable qui n'en finissait plus de s'étaler, de s'étirer, lui refusant le répit attendu. Enfin, à l'autre bout de la plage, à la reprise du côtier, une silhouette connue se dessina.

Comme tous les matins, depuis qu'elle vivait là, Éléanore s'était mise en route peu avant le point du jour. Elle quittait en silence, le plus furtivement possible, son petit pavillon et marchait à pas alertes, constants, ne ralentissant que dans la portion pentue et caillouteuse qui la menait sur la grève. Bien que rituelles, quasi quotidiennement renouvelées, à l'exception des jours de gros temps où des bourrasques insensées auraient rendu le périple trop dangereux, ces marches matinales étaient pour la vieille femme une parenthèse précieuse entre des nuits trop courtes et des journées sans fin. Seul l'océan sait dessiner à chaque instant un paysage différent, mouvant au gré des heures, déclinant à l'infini des versions inédites, modulées par la saison ou l'horloge des marées. Et c'est ce qu'elle était venue chercher ici, retrouver plutôt, après des années d'éloignement, sa vie de femme passée, entièrement presque, dans l'exil austère des hautes terres d'Auvergne, le mouvement et l'oubli de l'instant aux couleurs variables de l'océan.

Depuis quelques matins déjà, les beaux jours avaient ramené les premiers vacanciers, promeneurs de chiens ou joggeurs opiniâtres, trop peu nombreux encore pour toutefois troubler sa quiétude. Le vent soufflait, fort mais sans à-coups.

Elle posa le pied sur l'élasticité du sable, fit quelques pas avant de voir au loin une silhouette étrange, un enfant assez grand qui courait, puis tournait sur lui-même à l'extrême limite de la chute. Elle ralentit, observant amusée ce qui ressemblait à un simulacre de danse sioux. L'enfant, lui, ne l'avait pas vue et continuait son étrange chorégraphie ; il avançait quelque peu, puis virait sur lui-même pour finir par se retrouver tout près d'elle. Là, dans un sursaut, il s'immobilisa, tout à la fois confus et grisé de vent, de sel, reprenant son souffle et ses esprits. La vieille femme, guère plus grande que lui, s'arrêta également. Tous deux s'observèrent, sourirent et dans un même éclat de rire lancèrent un bonjour à peine audible, deux notes flûtées dans la symphonie du vent.

La vieille femme détailla le garçon. Il se tenait devant elle, tout en tension, poings serrés, dans un étrange accoutrement, un vieux t-shirt vert dégageant trop largement son cou, retenu à la taille par une ficelle ceinturant un jean sans ourlet, coupé au-dessus de la cheville. Ses cheveux châtain roux étaient drus, raides presque immobiles en dépit du vent. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable, c'était son regard. Il avait en effet des yeux d'un vert intense avec, dans l'iris droit, un triangle doré comme un éclat d'étoile donnant à son visage une étonnante singularité. Des taches de rousseur piquetaient ses pommettes hautes.

– Comment t'appelles-tu ? demanda la vieille femme.

Le garçon la toisa, levant, presque en accent circonflexe, son sourcil gauche. Son regard fouilla les yeux bleu-gris puis se radoucit, enveloppant dans une caresse la silhouette droite et frêle, les boucles blanches.

Dans un souffle, d'une voix extrêmement grave, traînant sur le a, il dit :

– Dany...

Puis, il demanda, hésitant :

– Et toi ? Et vous ?

– Moi, je m'appelle Éléanore.

– Ah ? J'connais pas...

– Souvent les gens disent Léa pour faire plus court, plus facile mais je préfère qu'ils disent Éléanore...

– D'accord alors, Éléanore... T'es en vacances ? T'habites ici ?

– En vacances, oui...pour la fin de mes jours...mais j'habite ici depuis plusieurs années et toi ?

– Moi, moi... dit-il en cherchant ses mots, moi, je suis au terrain, là-bas, plus haut...

Il désignait de la main le village. Il continua :

– Tu viens souvent ici ?

– Oui, tous les matins quand le temps et puis ma forme le permettent.

– Ta forme ?

– Ben, ma santé...tu vois bien, je suis vieille, fatiguée souvent...alors, il y a des jours...

– T'as pas l'air ! T'as quel âge ?

La femme sourit et répondit malicieuse clignant d'un œil :

– Je suis née en août 1944 alors, vas-y, fais le calcul !

Le garçon se rembrunit soudainement, dents serrées, regard dur.

– J'sais pas moi ! Le calcul, j'sais pas !

Éléanore ajouta sans insister :

– J'aurai bientôt quatre-vingts ans ! Tu te rends compte ! Quatre fois vingt ans !

Je suis née à la fin la guerre.

– La guerre... ?

– Oui, ma mère était très jeune, elle n'avait que dix-sept ans. Elle vivait en Normandie, un peu plus haut qu'ici. La France était occupée par les Allemands et quand les Américains ont débarqué...

– Les Américains ?

– Oui, les Américains, sur les plages, en Normandie ! Tu n'as jamais entendu parler de ça ?

Lentement mais sans bouderie cette fois, Dany fit non de la tête. Éléanore se lança alors dans un long développement où elle expliqua patiemment les étapes et les hauts faits du D-Day. L'enfant l'écoutait, captivé et attentif.

– Et quand l’heure d’accoucher arriva pour ma mère, le hasard voulut que ce soit un jeune médecin des GI qui soit là pour l’assister. Pour le remercier, elle lui demanda de choisir mon prénom et il proposa Éléanore. C’était le prénom de sa mère.

– Oh ! Alors ça... dit le gosse admiratif, et tu y es allée en Amérique ?

– Oui, plusieurs fois... Je suis allée voir James, le médecin et sa famille, dans le Dakota, avec mon mari et mes enfants.

– T’as des enfants ? Combien ?

Le regard d’Éléanore se fit soudainement sombre, profond.

– Non, plus maintenant, seulement en souvenir... ils sont... ils sont morts.

Dany et Éléanore s’immobilisèrent totalement, chacun s’abîmant dans le regard de l’autre et un long silence s’installa. Puis soudainement, de son étrange voix grave, le garçon dit :

– Moi, c’est les parents...

Et il partit d’où il venait en courant aussi vite qu’il le pouvait, laissant Éléanore décontenancée entre le désarroi des évocations et le ravissement de la rencontre.

Le lendemain, à la même heure ou presque, ils s’aperçurent de loin, et marchant posément sur le miroir plissé du sable encore mouillé, ils se retrouvèrent comme de vieilles connaissances.

– Ça va, Dany ?

– Et toi, Éléanore ?

Ce matin-là, un défilé incessant de nuages redessina le ciel à chaque instant et sur l’océan encore bien gris, une brume légère donnait aux contours des rochers et des falaises une allure étrange, irréaliste presque.

Ils parlèrent de tout et de rien, observèrent amusés et moqueurs la cohorte disparate des humains qui s’égrenait sur la plage, deux marcheurs sourds qui communiquaient en langue des signes, des joggeurs aguerris et d’autres, occasionnels trahis par un souffle court et bruyant, d’audacieux baigneurs fendant une eau sûrement glacée, des cyclistes pressés et même une cavalière, fière et hautaine. Le ciel se dégagait d’un coup et les premières familles chargées de sacs, parasols et jeux arrivèrent.

– J’y vais ! dit Dany soudainement sur ses gardes. Et comme la veille, il repartit en courant d’où il était venu.

Les jours suivants, ils se retrouvèrent là, au milieu de la plage, à la croisée de la nuit et du jour. Le premier arrivé attendait, et c’était un immense plaisir pour chacun que de voir se dessiner au loin la silhouette en marche de l’autre. Ils discutaient avec entrain et parfois restaient longtemps silencieux. Éléanore expliquait les marées, nommait les nuages, les animaux ou les plantes trouvés sur la plage. Dany redemandait souvent l’histoire des Américains, de la Normandie, du jeune médecin.

Un matin, ils trouvèrent, enchâssée dans la plage humide, une splendide sculpture de sable figurant à taille humaine une sirène. Couchée sur le dos dans la large auréole de ses cheveux défaits, la créature affichait un sourire infime, son bras droit cachait pudiquement sa poitrine et sa main gauche était ouverte, paume au ciel vers l’immensité de l’océan. Le haut de ses jambes et leur suite en queue de poisson reposaient en torsion sur le sable. Le talentueux sculpteur y avait piqué avec une régularité maniaque des plumes d’oiseaux pour figurer les écailles. Dany semblait fasciné.

– Elle est belle !

– Elle est mieux ici qu’à Copenhague et, au moins, elle ne tardera pas à retourner à la mer !

Comme le garçon la regardait d'un air interrogateur, Éléanore donna quelques informations sur Andersen et la sirène qui l'avait rendu célèbre, puis elle conta avec force et précision la longue histoire de la princesse des mers.

Dany l'écoutait, concentré à l'extrême, le triangle d'or de son œil droit brillait intensément. La fin approchant, il secouait la tête dans un long « non » obstiné et désolé.

– Il est bête le prince ! Et elle, la pauvre... dit-il en conclusion.

Le lendemain, la déception fut grande quand Dany constata que la sirène avait entièrement disparu.

– Elle restera dans nos mémoires comme un secret partagé de nous seuls, dit Éléanore.

Elle dut, à sa demande, conter de nouveau l'histoire et si elle oubliait un détail, Dany le lui rappelait.

Trois autres matins encore furent consacrés à la sirène et le suivant Éléanore proposa une autre légende.

– Je vais te raconter la vie d'Urashima, un pêcheur japonais et sa découverte du palais sous la mer...

Elle raconta comment un jeune pêcheur pour avoir sauvé une tortue des tourments, infligés par des enfants cruels, fut lui-même sauvé de la tempête par l'animal reconnaissant. La tortue l'amena sous la mer dans un somptueux palais où elle se transforma en jeune femme. Elle était la princesse des lieux. Ils se marièrent ; leur vie était un délice, mais Urashima émit un jour le souhait de revoir son pays et les siens. Son épouse y consentit, lui confia un coffret qu'il ne devait ouvrir qu'en cas d'extrême nécessité. Grand fut le désarroi du jeune homme quand, une fois arrivé chez lui, il constata qu'il ne reconnaissait rien ni personne, avant de comprendre que trois siècles au moins s'étaient écoulés. Il ouvrit alors la boîte donnée par son épouse et dans le miroir qui s'y trouvait vit le reflet d'un vieillard qui n'était autre que lui-même. Il mourut sur le coup.

L'histoire laissa Dany sans voix, sceptique, songeur. Éléanore dut aussi raconter plusieurs fois la tragédie du pêcheur. Elle finit par apporter un livre de contes qu'elle tendit à Dany qui le repoussa prestement :

– J'lis pas, moi !

Elle s'en voulut de sa maladresse mais le garçon ne lui en tenait pas rigueur et il était là, fidèle et attentif à chacun des rendez-vous matinaux, pause sacrée, secrète de ses journées.

Un jour, alors que la plage commençait à s'animer et que la balade tirait à sa fin, Éléanore dit :

– Viens avec moi ! Avant que tu te sauves, je vais te présenter quelqu'un ! C'est du côté où tu pars.

Ils quittèrent ce jour-là la plage ensemble, puis remontèrent le sentier jusqu'à la route. Dany dut ralentir le pas car Éléanore, très pâle semblait peiner un peu à monter, puis elle désigna sur la gauche une maison blanche sur laquelle une enseigne indiquait *Café de la Marine*.

– C'est là que nous allons !

Dany fit non de la tête, mais elle le poussa gentiment en riant.

– Hé, bonjour Léa ! claironna gaiement un grand gaillard à la mine franche, te voilà en compagnie aujourd'hui ! Bon, pour toi, un allongé comme d'habitude et pour...pour le jeune homme ?

– Qu'est-ce que tu veux, Dany ?

Comme le garçon ne répondait pas, elle souffla :

– Un chocolat, Yann, s'il te plaît.



Dany était sur la défensive, tel un animal pris au piège, le regard sombre et presque affolé, notant les coups d'œil méprisants et les hochements de tête désapprouvateurs des clients, repérant les issues. Car oui, il y avait une hostilité palpable et grandissante qu'Éléanore finit elle aussi par ressentir. Ils avalèrent leurs boissons sans échanger un mot puis se hâtèrent de sortir.

– Et nous ramenez plus de cette engeance ! Faut pas les attirer, déjà qu'on est envahis ! grogna un gros homme en posant avec force son verre de rosé sur le comptoir avant que la porte ne se referme.

Les autres approuvèrent dans des onomatopées brèves alors que Yann, visiblement consterné lança faiblement :

– Bonne journée, Léa et à demain !

Devant le café, Éléanore confuse, essaya quelques mots :

– Excuse-moi, Dany, je pensais pas...

– Pas grave, c'est toujours comme ça... répondit le garçon avant de détailler comme à son habitude.

Pour quelques matins encore, ils retrouvèrent l'immensité de l'aube, la marche lente, les mots, les sourires, les silences. La fin août approchait.

– Je pars demain, dit Dany un matin.

Puis ouvrant la main :

– Tiens, c'est pour toi.

C'était une médaille de baptême, en or peut-être. Elle portait de minuscules marques, sûrement de petits coups de dent et figurait, de dos, assis sur un croissant de lune, un angelot.

- Mais, Dany, je ne peux pas accepter, c'est... trop, beaucoup trop ! Et moi, j'ai rien pour toi, je ne savais pas, je n'ai rien...

L'enfant afficha sa mine butée, mâchoires serrées, sourcil gauche levé très haut. Le vert de ses yeux se fit sombre et le triangle d'or de l'iris droit étincela avec force. Péremptoire, il lança :

– J'te donne : tu prends !

Puis, sans crier gare, il s'enfuit en courant, laissant là Éléanore, seule et soudainement très lasse, la petite relique dans le cœur de sa main.

C'était Yann, le patron du Café de la Marine qui allait à grandes enjambées, faisant d'amples signes de la main. Dany avançait vers lui avec une inquiétude grandissante.

– Eh, gamin ! Ça va ?

Dany opina du chef et l'homme poursuivit :

– Je pensais bien te trouver là quand on m'a dit hier soir que t'étais revenu avec les tiens... Les nouvelles vont vite ici, tu sais... En parlant de nouvelles, j'en ai une mauvaise à t'annoncer...

Dany fronça les sourcils, interrogateur, mais au fond de lui, il savait, il avait compris dès qu'il avait aperçu l'homme au loin.

– C'est Léa...

– Éléanore, le corrigea Dany

– Oui, Éléanore, si tu veux...et ben, elle est... comment dire, elle est morte, en avril dernier... je sais qu'elle et toi... vous étiez amis, alors...Elle est partie subitement... On l'a trouvée un matin dans son jardin... Elle était pas malade, du moins, on savait pas... Mais elle avait tout préparé...

Dany l'interrogea du fond de son regard vert.

– Oui, pour ses obsèques, sa tombe, tout ça. Tout était réglé, la musique, les poèmes... Oh, on n'était pas nombreux, elle n'avait pas de famille, je crois... Je l'aimais beaucoup. Avec elle, on pouvait parler de tout, du monde, de la vie, des livres...

Dany plissait les yeux pour contenir son chagrin. Yann avança une main compatissante vers son épaule mais le garçon se déroba aussitôt.

– Elle me manque, tu sais, ajouta l'homme, je vais parfois la voir. Elle est au cimetière, là-haut, si tu veux y aller, tu peux pas la manquer, tout au fond de l'allée du milieu, contre le mur.

Dany partit comme un fou. Il courut sans s'arrêter, traversa le village sans rien voir, si ce n'est des mots qui l'assaillaient de toutes parts, noms des rues, des boutiques, des voitures, des publicités... Des mots, partout des mots mais des mots qui parlaient pour ne rien dire.

Depuis qu'il savait lire, tous ces signes écrits lui sautaient au visage en permanence. Il regrettait parfois son ignorance passée, un peu comme si le monde avait perdu de son mystère, de sa magie.

Quand il était revenu à l'école à la rentrée dernière, il avait surpris puis stupéfait le maître par ses bonnes intentions et une assiduité jusqu'alors inconnue. Il avait demandé le livre d'apprentissage de lecture des petits et en moins de trois mois, posément, laborieusement, il avait remonté et comblé des années d'opposition passive au savoir. Puis, il s'était mis à lire tout ce qui lui tombait sous la main, avec une prédilection certaine pour les contes, les légendes. Au camp, on se moquait parfois de lui, mais son savoir était désormais très utile aux siens.

Au bout de sa course, il s'immobilisa devant une petite tombe étroite. Sur la pierre grise et brute étaient gravées de fines lettres légèrement penchées que Dany agenouillé, fermant des yeux, lut du bout des doigts :

*Éléanore Azuélin*  
1944 – 2022

Il s'attarda longtemps sur le dessin gravé juste au-dessous du nom et des dates.

Un seul tracé, ample et courbe, figurait une paire d'ailes posée sur la balançoire élégante d'un croissant de lune avec, comme en signature, mais en haut à droite, accrochant et fixant le regard, une minuscule étoile d'or.

## **Les promesses du dimanche**

Emma ne quittait pas des yeux le tilleul, comme hypnotisée par le feuillage argenté qui dansait dans la brise matinale. Au milieu de la cour, l'arbre étirait ses branches avec désinvolture. Un jardinier adroit lui aurait sans doute donné une forme plus harmonieuse mais personne ne semblait se soucier de sa taille, et son allure contrastait étrangement avec la pelouse minutieusement entretenue. Emma eut un petit sourire. L'été, elle aimait s'asseoir à l'ombre du tilleul. Malheureusement, ce jour-là, la saison était encore trop fraîche. Elle soupira. Le temps passait si lentement parfois.

Emma se lova davantage dans son fauteuil, les yeux perdus au-delà des branches tordues. Le ciel était voilé de gris et elle s'ennuyait. Il n'était pas plus de dix heures et les jours se ressemblaient tant. Il lui fallait supporter l'égrènement lent du temps, les heures vides et creuses, la solitude aussi. Il fallait regarder couler les semaines, les mois, les années. Ailleurs, les gens couraient après le temps, se plaignaient d'être débordés, rêvaient d'un sursis ou d'une pause. Là, elle suivait le flux monotone des jours, dans l'attente d'une trêve la sortant de sa langueur quotidienne. Elle vivait une demi-vie dans l'attente d'un sourire, dans l'attente d'un baiser, dans l'attente des dimanches. Elle vivait comme dans un songe dans l'attente de Jules.

Jules venait parfois le dimanche. Pas tous les dimanches, évidemment. Les choses auraient été trop simples, trop douces. Jules n'était pas un homme prévisible. Il n'était pas non plus un homme que l'on pouvait enchaîner. Personne n'aurait pu le contraindre, ni Emma ni une autre. Emma le savait. Alors elle acceptait les caprices de Jules. Elle lui en était même reconnaissante. Elle attendait avec impatience les rendez-vous du dimanche, bouffées de joie dans son quotidien étriqué.

Jules ne s'embarrassait guère de principes. Il prévenait souvent en fin de semaine, le vendredi ou le samedi. Il passait un bref appel, toujours pressé, et répétait chaque fois la même formule : « Tu es libre pour moi dimanche ? ». Il riait alors, d'un rire léger et cruel. Et Emma sentait son cœur s'emballer. Dans les romans à l'eau de rose, cette expression lui avait longtemps semblé ridicule, mais maintenant, elle devait l'admettre : elle aussi avait le cœur qui s'emballait quand Jules l'invitait. Elle avait à peine le temps de répondre : « Bien sûr mon chéri » qu'il abrégait la conversation : « Très bien, à dimanche, il faut que je te laisse. » Il raccrochait, laissant Emma enfin sortie de sa torpeur, en proie à des sentiments multiples et contradictoires, parfois au bord du malaise. Elle se trouvait niaise, tentait de se raisonner, mais en vain. Une fois, Jules avait rappelé le dimanche matin et avait annulé leur sortie, expliquant qu'il avait un imprévu. Emma avait soupçonné l'existence d'une jeune fille et il n'avait pas nié. Ils n'en avaient plus reparlé.

Devant la fenêtre qui donnait sur le tilleul, perdue dans ses pensées, Emma attendait. Jules avait appelé la veille et la matinée était déjà bien avancée. Il n'annulerait plus maintenant. Emma se leva et lissa du plat de la main sa robe à fleurs. Le tissu était doux sous sa paume, velouté comme une peau et elle frissonna. Devant le miroir, elle mit un peu de rose sur ses lèvres qu'elle trouvait trop minces. Jules n'aimait pas qu'elle se maquillât : « Ce n'est pas pour une femme comme toi », avait-il dit, et elle avait ressenti la douleur aiguë de l'humiliation. Incapable de réagir, elle avait perçu la brûlure qui avait embrasé ses joues et elle s'était raidie, la respiration suspendue. Jules, charmeur, avait souri et lui avait embrassé la joue. Il avait parlé d'autre chose mais pour Emma, la magie avait été rompue. Le soir même, elle avait jeté tout son maquillage, ne gardant que le brillant à lèvres rosé.



SAM

DIM

1

7

8

15

16

23

24

C.R.

Précautionneusement, Emma fit tomber une goutte de parfum sur chacun de ses poignets, sur le tracé bleu, exactement, de ses veines. Elle ferma les yeux et respira profondément les effluves sucrés. Elle réservait ce parfum à ses rendez-vous avec Jules. C'était pour elle le parfum des dimanches heureux, des dimanches précieux, des dimanches volés au quotidien insipide. Elle s'empressa de mettre ses chaussures à petits talons, à la fois élégantes et confortables, posa son sac près de la porte et retourna s'asseoir sur le fauteuil. Elle était en avance mais Jules n'était pas très patient. Il n'aimait guère attendre et elle faisait toujours en sorte d'être fin prête quand il arrivait.

Emma patientait, le dos droit et les mains sagement croisées sur ses cuisses. Elle ne voulait pas froisser sa robe. Elle essaya de ne penser à rien, de se détendre, d'oublier le tic-tac morne de l'horloge accrochée au mur, en vain. Elle écouta le flux de sa respiration, un peu rapide, et tenta de maîtriser son léger tremblement. Elle soupira encore, à la fois excitée et consciente de son ridicule.

Les trois coups secs la firent sursauter même si elle les attendait. Elle se leva vivement et ouvrit la porte. Mon Dieu qu'il était beau ! Jules lui sourit, sûr de son charme, et effleura tendrement sa joue d'un baiser. Elle frissonna mais n'eut guère le temps de savourer l'instant. « On y va ? » Jules était pressé, comme toujours. Il se vantait d'ailleurs de conduire une voiture puissante et rapide et gardait toujours son téléphone à portée de main pour régler les choses urgentes. Quelle était la nature exacte de ces choses urgentes, Emma l'ignorait. Jules n'aimait pas qu'on lui posât des questions.

Quand ils entrèrent dans le restaurant, Emma serra un peu plus fort le bras de Jules. Plusieurs femmes se retournèrent et leurs regards sur le jeune homme était sans équivoque. Emma se sentit alors pleinement vivante. Qu'importaient les heures creuses, les heures vides, les heures mortes, ce bref instant de bonheur rachetait toutes les souffrances. Ils s'installèrent à leur table habituelle. Les yeux d'Emma glissèrent sur la vaisselle blanche et le bouquet au centre de la table et plongèrent dans le regard de Jules. La salle, pleine de monde, était bruyante ; elle résonnait d'éclats de voix, du crissement des chaises, du cliquetis des couverts. Mais Emma se noyait dans les yeux verts de Jules.

« Elle n'est pas mauvaise, cette choucroute ! »

Emma acquiesça en retenant une grimace. Elle n'appréciait guère la choucroute. Elle aurait aimé que, de temps en temps au moins, Jules l'emmenât ailleurs. Elle aurait aimé monter dans sa belle voiture et aller déjeuner dans un de ces petits restaurants pittoresques du centre-ville. Elle aurait aimé goûter autre chose, manger dans une autre vaisselle, croiser d'autres gens. Mais Jules avait écarté cette idée :

« C'est bien plus simple comme ça, non ?

– Oui, bien sûr, tu as raison, je suis un peu bête, parfois. »

Et de cela encore, ils n'avaient plus reparlé.

« Alors, qu'as-tu fait dernièrement ? »

Avide, elle attendait son récit. Jules vivait dans le monde. Il travaillait, il sortait, il voyageait. Il rencontrait des gens. Il était vivant, tout simplement. Il avait la vie qu'elle n'avait pas, la vie qu'elle n'avait plus. Alors il lui racontait les concerts auxquels il assistait, ses entraînements de tennis, ses vacances à la mer. Il lui racontait les hôtels, les avions, les musées. Il avait le sens du détail et de la formule, il savait se mettre en scène, personnage principal d'une vie folle et aventureuse. Et là, les yeux dans les yeux d'Emma, il réussissait à prendre le temps. Enfin, il ne courait plus. Il en oubliait même le téléphone posé à côté de lui. Il n'avait plus comme idée que de distraire cette femme, assise bien droite, digne, en face de lui.

Dans ce temps suspendu, Emma rêvait, Jules s'apaisait. Dans ce temps suspendu, ils étaient ensemble, absolument.

Après le dessert, le plus souvent une pâtisserie vaguement écœurante, les femmes de ménage en blouse rose les inciteraient à quitter la salle sans s'attarder. Elles auraient encore beaucoup à faire et ne voudraient pas prendre de retard. S'il faisait suffisamment beau, Jules proposerait à Emma de faire un tour au soleil dans le parc de la résidence. Il retiendrait son allure pour suivre les petits pas de sa grand-mère. Très vite pourtant, l'impatience le gagnerait. Il penserait aux bouchons sur la route, au dernier dossier à relire, aux copains qui

l'attendaient pour boire un verre. Il commencerait à s'agiter, à s'agacer. Il sentirait son corps se tendre et, accrochée à son bras, Emma percevrait cette tension, comme un fourmillement. Alors, elle ne le retiendrait pas. Elle mentirait même. « Je suis fatiguée, tu sais, je vais devoir me reposer. Tu peux me laisser ? Tu n'es pas fâché ? » Il sourirait, dissimulant mal son soulagement : « Non, pas de souci, Mamie. Dès que je peux, je reviens. » Et il se promettrait de ne pas tant tarder.

Jules proposerait à Emma de la raccompagner jusqu'à sa chambre et elle refuserait. Elle resterait encore un moment dans le parc, tentant de prolonger la magie de ce dimanche. Malheureusement, il ferait trop froid pour s'arrêter à l'ombre du tilleul.



2023 : vingt-sixième édition du concours de nouvelles de l'académie de Clermont-Ferrand, ouvert à tous les personnels de l'Éducation nationale en Auvergne. Parmi les très nombreux textes reçus, le comité de lecture a retenu les huit nouvelles qui composent ce recueil.

[www.ac@clermont.fr](http://www.ac@clermont.fr)

Nos partenaires

